INFORMATIONS catholiques internationales

N° 64 — 15 JANVIER 1958



L'Église, prisonnière de Chine (Voir nos informations)

LE MOUVEMENT ŒCUMÉNIQUE

100 frs

INFORMATIONS catholiques internationales

Directeur : Georges HOURDIN

Rédacteur en chef : J.-P. DUBOIS-DUMÉE

SOMMAIRE DU N° 64

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

	FRANCE	ETRANGER
Le numéro	100 Fr.	110 Fr.
Abonnements ordinaires — 6 mois (12 nos)	1.100 Fr.	1.200 Fr.
Abonnements ordinaires — 1 an	2.000 Fr.	2.300 Fr.
Abonnements de soutien — 6 mois	1.500 Fr.	
Abonnements de soutien — 1 an	2.500 Fr.	

N° 64

INFORMATIONS catholiques internationales

15 JANVIER 1958

L'UNITÉ ET LA MISSION

par le R.P. LE GUILLOU o.p.

De nos jours, sur le plan mondial, l'Eglise catholique doit faire face à une situation qui présente un double caractère. D'une part, elle doit annoncer l'évangile à des peuples qui ne sont pas encore chrétiens et à des populations qui ont, en grande partie, cessé de l'être. Mais, d'autre part, tandis qu'elle se livre à ce travail, elle voit à côté d'elle d'autres confessions chrétiennes séparées de sa communion depuis de longs siècles (les Orthodoxes au XIe siècle, et les Protestants au XVIe siècle) s'efforcer aussi de porter l'évangile et le témoignage du Christ à ces mêmes peuples et à ces mêmes populations. Cet autre caractère de la situation présente est parfois appelé « œcuménique » en ce sens qu'y sont impliquées les diverses confessions chrétiennes, séparées les unes des autres, mais de plus en plus soucieuses de restaurer l'unité qu'elles ont perdue.

Il est bon, en cette semaine d'universelle prière pour l'unité chrétienne, d'en prendre une conscience plus aiguë.

Une situation œcuménique et missionnaire.

Les dimensions de la situation missionnaire qui requiert l'Eglise dans le monde contemporain n'échappent à personne. De nombreuses études en ont fait une minutieuse analyse. Disons, pour faire bref, que l'Eglise doit affronter, non seulement toutes les formes du paganisme et des autres religions : islam, hindouisme, etc., mais encore toutes les formes de l'incroyance dans un monde de plus en plus déchristianisé, de plus en plus marxisé également, et y faire entendre la parole de Dieu dans toute sa pureté.

Mais on oublie bien souvent les dimensions proprement œcuméniques de cette présentation du message chrétien : on ne pense pas assez que cette prédication se fait dans un monde chrétiennement divisé et où l'Eglise catholique (qu'il s'agisse de pays de vieilles chrétientés ou des terres de mission proprement dites) s'y trouve de plus en plus fréquemment en présence de communautés protestantes ou orthodoxes, fort actives, elles aussi, à annoncer l'évangile.

C'est pourtant là un fait dont l'importance ne doit pas être minimisée, surtout si l'on réalise que le mouvement œcuménique qui pousse les multiples confessions chrétiennes à la recherche d'une meilleure unité est un fait universel de nature essentiellement missionnaire.

Le mouvement œcuménique est un fait universel de nature missionnaire.

Le mouvement œcuménique est né de la conscience prise par les confessions non catholiques de l'obstacle que constituait, pour l'annonce efficace de l'évangile, la division des chrétiens en communautés séparées et rivales. A mieux s'entendre sur les questions de foi et d'organisation de l'Eglise, à s'efforcer de collaborer fraternellement dans toutes les tâches qui s'imposent à la conscience chrétienne, on gagnerait — pensait-on à juste titre — en efficacité dans l'effort missionnaire, sous tous les aspects où celui-ci se présente. Né de la mission, il était naturel que ce mouvement s'orientât de plus en plus profondément vers la mission. C'est, en effet, ce qui s'est produit.

Associé, dès sa naissance, au Conseil International des Missions (qui groupe la majorité des sociétés missionnaires protestantes), le Conseil œcuménique des Eglises n'a cessé de s'efforcer de rendre plus étroite et plus effective cette association. Et il est vraisemblable, malgré des difficultés de dernière heure peut-être plus grandes qu'on ne les avait d'abord soupçonnées, que 1960, à l'Assemblée mondiale de ce Conseil, verra l'intégration complète en son sein du Conseil International des Missions, manifestant ainsi plus fortement la conscience, qui se développe de plus en plus dans le monde protestant, qu'il n'est d'Eglise que missionnaire.

Ce fait ne peut laisser indifférente l'Eglise catholique : il touche de trop près au témoignage qu'elle a

à porter dans le monde pour qu'elle ne s'efforce pas de le considérer dans toute son ampleur. En face de ce fait, comment allons-nous réagir ?

Certes, il peut sembler à certains que l'Eglise catholique est toujours plus forte dans une absence que dans les imprévus d'une confrontation difficile. Mais cette position provient d'un manque de foi dans la possibilité du triomphe de la vérité ; elle néglige, en outre, un aspect important de la mission propre de l'Eglise et l'appel que le Seigneur lui fait sur ce point à travers les événements.

L'Eglise catholique et le mouvement œcuménique.

L'universalisme de l'expérience œcuménique ne semble pas avoir suffisamment retenu l'attention des milieux catholiques qui n'ont pas encore mesuré l'importance du fait œcuménique comme fait religieux capable d'influer profondément sur l'évolution religieuse future de l'humanité. Trop cantonnés dans le monde occidental et plus particulièrement dans le monde proprement latin, bien des catholiques ne perçoivent l'importance du fait que, désormais, avec une proximité plus ou moins grande selon les lieux, eux et leurs frères sont appelés à vivre auprès de communautés séparées que le brassage des populations, dans les milieux intellectuels comme dans les milieux ouvriers, multiplie : des régions autrefois entièrement catholiques ont maintenant, en leur sein, par le simple fait de la transformation industrielle ou des déplacements de populations consécutifs aux grands événements mondiaux récents, des communautés protestantes ou orthodoxes qui se trouveront entraînées — si elles ne le sont déjà — dans l'aspiration universelle du mouvement œcuménique. La coexistence en un même lieu de familles religieuses différentes est un fait géographique et sociologique plus fréquent et plus important que dans le passé. Il faut avoir le courage de le regarder en face en tenant compte de ce que les moyens d'influence mutuelle (presse, radio, cinéma, télévision) sont aujourd'hui beaucoup plus importants qu'autrefois.

Beaucoup de catholiques ne mesurent pas davantage l'ampleur des manifestations chrétiennes du Conseil œcuménique des Eglises ; ils n'ont pas réalisé qu'il s'agit là d'un phénomène de nature spécifiquement religieuse. Le temps est passé où le problème des relations entre chrétiens de confessions diverses n'était évoqué qu'en fonction de ses incidences politiques. Certes, dans tel ou tel pays, des problèmes politiques peuvent encore commander les relations entre catholiques et protestants ; mais à l'échelle mondiale, il est clair qu'un progrès décisif a été enregistré et que les organismes du Conseil œcuménique s'attaquent à des problèmes essentiellement religieux, et que même les problèmes qui concernent ses relations avec le monde sont envisagés, avant tout, sous l'angle religieux : il s'agit, en effet, de trouver aux conflits sociaux, raciaux, internationaux, etc., des solutions inspirées par l'esprit du christianisme.

Le poids de l'influence du Conseil œcuménique ne peut manquer de s'accroître à la mesure même de son développement et nous pouvons nous attendre à ce que son type d'action ait des analogies de plus en plus frappantes avec celui de l'Eglise catholique, analogies qui seront d'autant plus remarquables que le Conseil œcuménique aura intégré complètement en lui le Conseil International des Missions.

Conflit aggravé ou recherche commune ?

Il n'est pas douteux que le regroupement des ressources missionnaires du monde protestant (en hommes et en moyens financiers) qui est en train de s'opérer sous le double égide du Conseil œcuménique des Eglises et du Conseil international des Missions aboutira à un renforcement de l'activité et protestante missionnaire. Il pourrait en résulter une singulière aggravation du conflit qui, depuis le XVIe siècle, oppose le monde de la Réforme à l'Eglise catholique romaine. Le conflit serait d'autant plus grave que l'enjeu en serait ce qui — à la conscience de chacune des parties — apparaît de plus en plus comme la tâche essentielle de l'Eglise : l'annonce missionnaire.

Ce danger n'est point imaginaire. Car, d'une part, le « complexe antiromain » c'est-à-dire cette attitude profonde d'hostilité à l'Eglise catholique qui joue spontanément comme un réflexe passionnel, est encore très vivace chez beaucoup de nos frères protestants. Et, d'autre part, l'Eglise catholique ne peut demeurer indifférente devant le fait qu'en se faisant les propagateurs de l'évangile, les chrétiens séparés propagent en même temps les erreurs qui sont à l'origine de leur séparation d'avec elle.

La situation serait-elle sans espoir ? Nous ne le pensons pas, cependant. Le premier motif de notre confiance consiste en ce que la conscience même du devoir missionnaire et des conditions de l'efficacité de l'action missionnaire — à savoir l'unité des chrétiens — doit normalement imposer aux uns et aux autres, catholiques et protestants, un souci plus aigu de l'unité à restaurer entre eux. Que les chemins capables de conduire à cette heureuse réunion soient difficiles et jusqu'ici encombrés de mille obstacles, ce n'est pas une raison suffisante pour renoncer devant la tâche. Il est tout à fait remarquable que, si vivace que demeure au sein des confessions issues de la Réforme le complexe antiromain dont nous avons parlé, le Conseil œcuménique comme tel s'est toujours refusé à le faire sien. Il n'a jamais cessé de regretter l'absence, dans ses rangs, de l'Eglise catholique romaine. Il a toujours soigneusement évité les démarches susceptibles de compromettre toute collaboration souhaitée avec elle. Il n'a cessé d'entretenir, avec bon nombre de théologiens catholiques, des rapports particulièrement cordiaux qui, loin de se limiter à des témoignages de courtoisie, portent sur des échanges de vues concernant les questions religieuses les plus actuelles et les plus importantes qui sont à l'ordre du jour de tout le monde chrétien.

Des motifs de confiance

De son côté, l'Eglise catholique, devant le développement effectif du mouvement œcuménique, s'est notablement départie de l'attitude assez purement négative qu'elle avait adoptée lors de sa naissance. Sans doute les principes exposés dans l'encyclique *Mortalium animos* (1927) demeurent toujours valables

et les autorités de l'Eglise n'ont jamais omis une occasion de les rappeler. Mais la sincérité, le caractère profondément religieux des principaux animateur du mouvement œcuménique ont visiblement fait renaître chez elle des espoirs qu'elle semble n'avoir pas tout d'abord nourris. De cet important revirement, l'Instruction du Saint-Office *Ecclesia Catholica* (fin 1949) est un éloquent bien qu'encore modeste témoignage. Il faut y ajouter l'amplification très notable, depuis lors, de l'intérêt porté par les milieux catholiques responsables (évêques et théologiens) aux travaux accomplis par le Conseil œcuménique et, d'une manière générale, à toutes ses entreprises. En divers pays, des Instituts d'étude des questions œcuméniques se sont fondés sous le patronage de l'épiscopat et avec les encouragements du Saint-Siège.

Il faut ajouter que les recherches théologiques qui ont marqué ces dernières années ont également apporté une importante contribution à cette évolution heureuse des rapports mutuels. Longtemps, on n'avait considéré les confessions séparées que par le biais où elles se différenciaient de l'Eglise catholique et s'opposaient à elle. Sans négliger cet aspect — dont on ne saurait exagérer l'importance puisqu'il touche à la foi et à la constitution surnaturelle de l'Eglise — on se préoccupe de plus en plus de discerner théologiquement le lien — insuffisant mais réel — qui continue de les « ordonner » à cette Eglise en raison de tout ce qu'elles conservent et propagent de conforme à son enseignement, reçu de la révélation divine. De ce point de vue, l'activité missionnaire des confessions non catholiques se présente sous un jour positif. Et s'il n'est pas possible de ne pas regretter les aspects négatifs qu'elle implique en raison de ce qui s'y mêle d'erroné à nos yeux, du moins peut-on commencer de discerner dans la recherche commune de contacts fraternels — et non plus dans une hostilité et une rivalité manifestes — la voie susceptible de conduire au remembrement total de la chrétienté, dans l'unité de Foi et de discipline, pour la plus grande efficacité de sa tâche missionnaire.

Clergé et laïcs, des devoirs nouveaux vous sollicitent.

Nous n'avons fait que souligner ici l'incidence missionnaire des problèmes œcuméniques ou, ce qui revient au même tant les choses sont connexes, l'incidence œcuménique des problèmes missionnaires. Cette incidence réciproque nous paraît singulièrement importante. Car l'Eglise catholique est affrontée à ce problème œcuménique non seulement dans les territoires de mission, où le problème ne peut manquer de se poser avec acuité, mais aussi dans tous les secteurs de la vie humaine, qu'il s'agisse des questions internationales, raciales, sociales et même politiques.

Il importe donc que de plus en plus nombreux soient, dans l'Eglise, les théologiens qui, dociles au Magistère, s'efforcent de connaître le mouvement œcuménique dans l'ensemble de ses préoccupations et de ses activités.

Il importe aussi que des laïcs soient au courant des travaux des grandes commissions internationales qui s'occupent, théoriquement et pratiquement, de toutes les questions où l'action chrétienne des laïcs se trouve plus directement engagée que celle du clergé. Au-delà même d'une connaissance mutuelle, une collaboration effective et suivie entre catholiques et chrétiens protestants et orthodoxes, pourrait, dans tous ces domaines, porter des fruits précieux. Sa Sainteté le Pape Pie XII, dans son Message de Noël de 1954, ne conviait-il pas tous les baptisés à une action commune ?

Ces quelques réflexions trop rapides permettront peut-être de mieux comprendre qu'il n'est plus d'activité missionnaire dans le monde catholique qui puisse se désintéresser des questions œcuméniques. Puissent-elles éveiller les esprits à une prise de conscience qui nous paraît urgente et nécessaire pour que le message du salut soit efficacement porté au monde dans toute son extension et dans toute sa profondeur.

TOUR D'HORIZON

Cette année, comme les autres, la « Semaine pour l'Unité » rassemble, dans la prière, du 18 au 25 janvier, les chrétiens de toute la terre. Cette année comme les autres, nous avons voulu fournir à nos lecteurs le maximum d'éléments d'information et de réflexion leur permettant de participer pleinement à cette Semaine.

L'information la plus importante en ce domaine fait l'objet de notre dossier : *le mouvement œcuménique, qui rassemble presque toutes les familles chrétiennes non catholiques, vit actuellement une phase nouvelle de son histoire. Cette phase est marquée par le projet d'une intégration définitive du Conseil International des Missions au Conseil Œcuménique des Eglises : la mission redevient, dans le mouvement œcuménique, un facteur essentiel d'unité aussi bien qu'un but final et commun des Eglises chrétiennes.*

L'important tournant que prend ainsi le mouvement œcuménique réclame, dès aujourd'hui, l'attention des catholiques. Le R.P. Le Guillou le dit dans ses réflexions : *« il n'est plus d'activité missionnaire dans le monde catholique qui puisse se désintéresser des questions œcuméniques ».*

L'actualité elle-même sollicite notre attention et notre prière. En Chine, apprend-on, les protestants sont, avec les catholiques, à nouveau l'objet de violentes attaques. En Allemagne orientale, la persécution à laquelle ils sont depuis longtemps soumis, ne cesse pas. La mort de M. Otto Nuschke, qui pouvait dans une certaine mesure espérer de sa collaboration avec le gouvernement communiste moins de rigueur dans la lutte antireligieuse, risque d'aggraver leur situation.

Le texte de Mgr Panteleimon, métropolite orthodoxe de Chios, en Grèce, que nous présentons en témoignage, *est bien différent. C'est une prière, directement évangélique, qui doit être la prière de tous : « Qu'ils soient un ».*



De nombreux lecteurs se sont alarmés du retard avec lequel ils ont reçu notre numéro du 1er janvier. Nous avons été sensibles au témoignage ainsi rendu à la régularité à laquelle nous nous efforçons d'être fidèles. Nous nous excusons surtout auprès de tous pour ce retard occasionné par un incident matériel de dernière heure tout à fait indépendant de notre volonté.

AFIN QU'ILS SOIENT UN

par Mgr PANTELEIMON, métropolite de Chios

Le témoignage que nous publions est du métropolite de Chios, Mgr Panteleimon. C'est un article sur les rapports avec les catholiques, paru, il y a quelques années, sous le titre « Afin qu'ils soient un ». Sacré évêque en 1922, Mgr Panteleimon gouverna de longues années le diocèse de Carystias et de Skyros où il fonda un monastère de femmes s'occupant des orphelins et d'autres œuvres apostoliques. Il est un des prédicateurs les plus écoutés.

DES paroles inoubliables du Christ il en est une qui exprime un de ses désirs les plus ardents : c'est la prière qu'il adresse à son Père : Que tous soient un. Soirée inoubliable. Scène divine. Dans le cénacle de Sion. Lui et ses disciples assis autour de la table pour le repas pascal. Le traître vient de sortir pour exécuter son dessein. Le maître donne les dernières instructions à ses disciples et, par eux, à tous ceux qui croiront à sa divinité pour trouver le salut. Précieux conseils. Paroles qui font tomber un baume sur les cœurs meurtris. Lumière pour les pensées enténébrées. Réveil pour les âmes endormies. Celui qui se laissera guider par elles sera sauvé. Celui qui les fera couler sur ses plaies sera guéri pour toujours. Celui qui en réchauffera son cœur sera invulnérable au froid. Paroles divines. Elles font frissonner et pleurer les belles âmes chrétiennes qui sont reconnaissantes au Seigneur de faire partie du troupeau. Mais toutes se soumettent-elles à ce désir exprimé dans les dernières paroles de la prière divine : « Qu'ils soient un »? Voilà son désir : que tous ceux qui constitueront l'Unique et Sainte Eglise catholique apostolique ne fassent qu'une âme dans les mêmes pensées, les mêmes aspirations. C'est pour eux qu'il prie son Père... « Je ne vous prie pas seulement pour mes disciples, mais encore pour tous ceux qui croiront, par leurs paroles en moi, afin que tous ne fassent qu'une âme comme vous mon Père. Comme je suis en vous ainsi qu'eux aussi habitent en vous et ne fassent qu'un » (Jean, 17).

Notre Sainte Mère l'Eglise Orthodoxe dans tous ses offices : Matines, vêpres, messe, invite les chrétiens à implorer le Seigneur : « Pour la paix de l'univers, la fermeté des saintes Eglises et l'union de tous ». Et les chrétiens se signent du fond du cœur et supplient le Seigneur de redonner la paix à l'humanité tourmentée, de consolider sa sainte Eglise parmi les terribles dangers que l'antechrist sème autour d'elle. Et d'unir en un tous ceux qui croient à la divinité du Christ. L'Eglise catholique a des prières spéciales pour l'union des Eglises afin que toutes ensemble constituent « l'unique sainte Eglise catholique apostolique » ayant pour membres les disciples régénérés du Christ. Il y a une prière très émouvante de l'Eglise primitive. Alors qu'elle était déchirée par les différents hérétiques. Le vénérable officiant a, devant lui, les dons sacrés, le pain et le vin. Il considère le morceau de pain. Il pense que celui-ci se compose de grains de blés qui ont été semé dans un champ. La main bénie du cultivateur les a moissonnés et les a transportés dans l'aire, les a séparés de l'ivraie et de la terre et puis les a transportés dans le grenier. De là, le blé fut porté au moulin pour être transformé en farine, puis il fut pétri et mis au four. Alors, il est devenu un tout indivisible. Il est impossible à quiconque de le réduire encore en grains. Il est indivisible. Et la prière en est inspirée. La main de l'officiant montre le morceau de pain et, les yeux remplis de larmes levés vers le ciel, il murmure la prière : « Comme ce morceau dispersé de par les montagnes et ramassé a formé un tout, ainsi que ton Eglise dispersée de par le monde forme un tout. » Qui peut rester impassible devant une telle supplique. Elle ferait couler les larmes aux plus dures prunelles. Un fanatisme — totalement contraire aux principes chrétiens — tient séparés les deux Eglises. L'Eglise Catholique et l'Eglise Orthodoxe. Le fanatisme a creusé le fossé infranchissable, a noirci à plaisir les légères différences qui existaient avant le schisme et qui, au fond, sont sans importance. Le fanatisme durcit les cœurs, provoque la haine et entraîne des troubles. Quand le fanatisme disparaîtra, les yeux verront les choses sous un prisme différent et les fossés se combleront d'eux-mêmes, l'amour fondra les cœurs et comme un aimant rapprochera les cœurs chrétiens et ainsi se réalisera le désir du Seigneur : « Qu'ils soient un ». Heureusement, on voit déjà poindre l'aube de ce grand jour. S.S. le Pape Pie XII, le premier, a annoncé, en termes fraternels, son élection comme pape de Rome, la ville des martyrs, au Patriarche œcuménique qui a répondu sur le même ton. Quand j'ai lu cette nouvelle dans le journal, j'ai pleuré de tout mon cœur. Ce fut comme un doux espoir que la glace serait fondue. A son tour, le Patriarche œcuménique, Sa Béatitude Athénagoras a annoncé, avec des mots d'une paternelle affection, son élection au pape....

Allons, mes chers amis, unissons toutes nos prières pour obtenir que ce jour ne soit pas éloigné. Afin que nous comprenions que l'antechrist est l'ennemi de notre bonheur dans cette vie et de notre salut éternel. Et pour arracher de nos cœurs le fanatisme qui nous aveugle et que nous voyions la vraie lumière de notre foi chrétienne. Le communisme antichrétien cherche à détruire toute beauté et à perdre notre âme. Au moins unissons-nous devant ce terrible danger, nous tous, tous les chrétiens afin que le saint désir de Notre Seigneur soit réalisé. Il y aura ainsi une grande joie dans le ciel et Notre-Seigneur enverra sa bénédiction pour faire naître le sourire sur nos lèvres desséchées.

DE FRANCE

Paroles d'évêques pour le centenaire de Lourdes :

Mgr CHAPPOULIE :

LES CHRÉTIENS FACE AUX CRISES

Mgr Chappoulie, évêque d'Angers, a consacré sa traditionnelle allocution des vêpres de Noël, à dégager le sens que doit prendre, pour les chrétiens, le Centenaire de Lourdes, temps privilégié pour la purification des cœurs et des esprits. Après avoir dit les efforts que chacun a à faire sur soi-même, Mgr Chappoulie poursuit, en évoquant la nécessité d'une « purification de nos milieux de vie » :

La logique de l'année mariale qui va commencer nous commande de nous interroger sur le jugement que, chrétiens d'un même milieu social et professionnel, nous portons communément sur les événements de l'actualité. Il est en effet curieux de remarquer avec quelle facilité se forment sur tous les sujets des jugements collectifs qui deviennent caractéristiques soit d'un milieu social, soit d'une profession. Personne n'y échappe, pas même les chrétiens, si peu conforme à l'Evangile que soit l'un ou l'autre de ces jugements. Nous sommes les prisonniers inconscients de nos origines et de notre entourage et nous obéissons comme d'instinct à des forces obscures profondément ancrées au fond de notre être. A tout instant des reflexes spontanés s'imposent à nous qui commandent à notre insu. Par intervalles, lorsque notre milieu traverse une heure de crise, un éclair nous laisse entrevoir le simplisme du jugement collectif auquel, chrétiens, nous souscrivons avec les autres. Si nous avions l'habitude de regarder notre vie à la lumière de l'Evangile et de jeter un regard lucide d'homme de foi sur notre comportement quotidien, si naturellement égoïste et intéressé, nous cèderions moins aisément à la contagion redoutable du jugement collectif. L'année du centenaire de Lourdes nous offre une excellente occasion de tenter cet effort.

Cette année mariale, nous allons la vivre en même temps qu'une crise économique dont les conséquences sociales vont peser lourdement sur toute la nation. Chaque milieu va réagir suivant les dommages que cette crise entraîne pour ses intérêts, et l'opposition fatale entre les intérêts se compliquera des passions qui composent l'optique particulière d'une classe ou d'un parti. De ces jugements collectifs les chrétiens risquent d'être les captifs. Par volonté de purification, qu'ils cherchent à s'en délivrer !

Le monde ouvrier d'abord, parce que le fameux panier de la ménagère sera un peu plus vide à chaque retour du marché, n'échappera pas à une exaspération qui engendrera un climat de révolte et provoquera d'inévitables explosions de violences. Le monde possédant (j'emploie ce terme en un sens très général), qui se soucie d'ordinaire assez peu de devancer par une action intelligente et efficace les souffrances de la classe ouvrière, va se durcir en déclarant que le temps d'une sévère crise économique qui frappe l'ensemble du pays n'est pas celui des hausses de salaire et que chaque Français doit porter sa part des épreuves nationales.

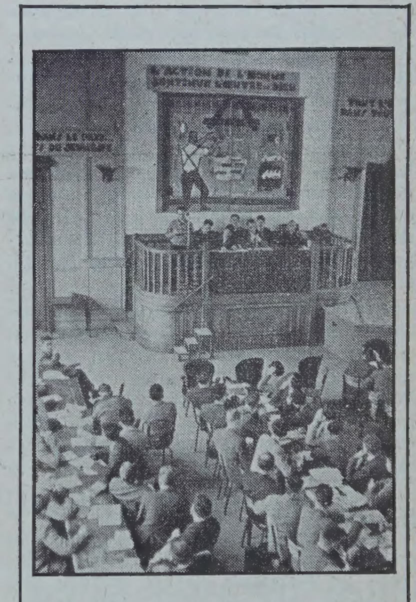
Des deux côtés, les chrétiens ont-ils le droit de se laisser aller au conformisme de leur milieu respectif? Sans hésitation je réponds non, s'ils veulent s'engager dans cet effort d'amélioration de nos cœurs que réclame de nous l'année mariale. J'estime que les militants chrétiens du monde ouvrier, qui ressentent douloureusement la souffrance et l'inquiétude de leurs frères de travail et qui pensent que notre régime économique et social exige de profondes réformes, doivent ici ne pas s'abandonner aveuglément à la colère et à un besoin instinctif de « tout chambarder » d'une société qui leur est injuste, mais plutôt s'imposer un jugement lucide, le mieux informé qu'il leur sera possible, sur les origines de la crise présente, ses répercussions et ses limites aussi. En même temps, ils auront à cœur de tout faire, eux chrétiens, pour donner à la solidarité des foyers ouvriers ce sens du partage fraternel dans les mauvais jours qui est chez les travailleurs une tradition sacrée. Ils sentiront aussi que l'obligation les presse de s'engager davantage dans les diverses organisations qui luttent pour que devienne meilleur le sort de leurs camarades.

Le drame de l'Afrique du Nord.

De l'autre côté, je veux dire les milieux auxquels la crise pose avant tout des problèmes financiers et techniques, plutôt que personnels à leurs foyers, il y a aussi des chrétiens qui ont un jugement à se faire conforme à l'Evangile. Leur devoir essentiel dans la conjoncture présente c'est d'évaluer le poids de plus en plus lourd que signifient, à mesure que l'on descend l'échelle des salaires, les hausses de prix édictées pour l'ensemble de la nation. C'est de tout le problème de la marge de sécurité dont on parle autant que du panier de la ménagère. Celui qui hier pouvait acheter une nourriture de luxe se contentera d'un menu plus simple. Mais celui qui déjà se nourrissait tout juste, il risque de souffrir de la faim et des privations lui et ses enfants (...)

Une autre crise, plus pathétique encore pour le Français, sera selon toute probabilité au centre des préoccupations nationales durant les prochains mois, le drame de l'Afrique du Nord. Sur ce douloureux problème je me suis déjà exprimé pour répondre aux inquiétudes manifestées par plusieurs d'entre vous.

Aujourd'hui, je veux simplement souligner que, durant ce temps de purification des cœurs, c'est un devoir sacré de prier la Sainte Vierge pour que la paix chrétienne illumine cette terre que déchi-



Les 21, 22 et 23 décembre s'est tenu, à l'Ecole Sainte-Geneviève de Versailles, le Conseil National annuel de la J.A.C. M. Louis Sesmat y a été élu président, en remplacement de M. Raymond Lacombe. La vitalité du mouvement, affectée par l'importance des « classes creuses » d'après guerre et la prolongation du service militaire en Algérie, y fut affirmée par le lancement d'un nouveau journal pour les 13-17 ans : Rallye-Jeunesse, *dont le premier numéro a été vendu à 150.000 exemplaires.*

Dans le même cadre, quelques jours plus tard, 300 aumôniers scouts se réunissaient autour du thème : « Scoutisme et conscience sacerdotale ».

rent si cruellement la peur, la haine, le besoin et l'engrenage infernal et affreux des représailles. Que Marie nous aide aussi à porter sur des événements complexes et des situations tragiques un jugement qui soit selon l'esprit du Christ. Prenons garde de céder aux passions qui gouvernent les milieux auxquels nous appartenons. Autour de nous tout le monde discute, chacun suivant son journal ou cédant à l'entraînement de son entourage, de la légitimité de la raison d'Etat et de son étendue, de l'emploi de la torture, de l'égalité foncière des races et du droit de tous les hommes aux mêmes garanties de justice. Il n'est pas permis à un chrétien d'oublier que sur chacun de ces points des règles de morale existent dont il ne peut faire fi et dont il doit s'efforcer d'assurer le respect. A l'Eglise de son côté, il n'est pas permis de se taire parce qu'elle aurait peur de l'irritation que soulève un rappel gênant des exigences de notre christianisme.

Le même comportement s'impose à nous à l'égard des courants très affectifs pour ne pas dire passionnels, qui secouent actuellement l'opinion. Parmi ceux auxquels nous catholiques nous sommes les plus sensibles, je citerai la fidélité de notre patriotisme, le sens des *gesta Dei per Francos*, l'attachement à l'armée, à sa gloire et à son honneur, autant d'héritages qui sont lourds pour nous de sublimes sacrifices que prolonge aujourd'hui le sang versé de nos soldats. Presque tous nous cédons en les évoquant à un entraînement émotif qui nous fait oublier d'y appliquer notre esprit de disciples du Christ, car aucune valeur humaine, même la plus sacrée, n'échappe à l'obligation d'être pesée au poids de l'Evangile.

●

De Mgr Richaud « Si vous ne voulez pas de révolution, ne vous contentez pas de réformes ».

Mgr Richaud, archevêque de Bordeaux, a également consacré un sermon à « l'effort collectif de renouveau chrétien de la société » auquel Pie XII invite les fidèles à l'occasion du centenaire des apparitions de Lourdes. Le président de la Commission épiscopale des Œuvres sociales et charitables a surtout rappelé les conditions d'un renouveau de l'esprit social.

Le souci du bien commun a-t-il dit, exige, pour équilibrer les tensions entre les divers intérêts, des « organisations professionnelles ». « Encore faut-il que les organismes professionnels jouent le jeu des conventions, des contrats, des pourparlers, des informations, en toute loyauté, en toute liberté. »

« Il ne faut pas, a dit encore Mgr Richaud, écarter, par un moyen habile, un ouvrier d'une entreprise ou lui infliger une sanction indirecte parce qu'il a défendu énergiquement le droit de ses camarades. » Outre que « la tactique est maladroite », « il est bon d'entrer dans l'affectivité de ses interlocuteurs ». « Il y a lieu surtout de comprendre que les revendications impératives surgissent comme l'explosion d'une lassitude très ancienne, devenue mondiale, qui ne vise pas seulement les dirigeants devant lesquels elle s'exprime, mais qui atteint, sans le préciser, tout un régime économique, une contexture de lois, d'organisations, de puissances officielles, un ensemble que, trop facilement peut-être, on qualifiera de système oppresseur — car il n'a pas été conçu comme tel — mais qui prend un aspect tyrannique pour ceux qui s'impatientent en voyant que rien ne vient très sensiblement le modifier (...)

« Au fond de la situation présente, même économique et internationale, il y a le malaise social. Vous ne voulez pas qu'il éclate en révolution? Alors ne vous contentez pas de réformes, c'est-à-dire de changements sur quelques points particuliers, sans grande connexion, sans grande profondeur.

« Pas de révolution, non ! Car une révolution, ce n'est pas organique, c'est destructif (...) Toute révolte collective mène droit à la tyrannie, à l'oppression (...)

« Pas de simples réformes non plus. Je viens de dire pourquoi. Le mal est trop profond, trop général. Mais des transformations, c'est-à-dire une mutation complète dans la mentalité à l'égard des autres. »

●

Le siège du diocèse de Fréjus est transféré à Toulon.

Le 12 janvier, Mgr de Provenchères, évêque métropolitain d'Aix-en-Provence, a proclamé le transfert à Toulon du siège de l'évêché de Fréjus. Ce transfert avait fait l'objet d'une Bulle *qui Arcana Dei* publiée le 26 novembre dernier. Dans le passé récent, deux décisions analogues avaient été prises pour la France : le transfert de l'évêché d'Aire à Dax, et de celui de Saint-Dié à Epinal.

Lors de la création du diocèse, en 1822, Fréjus fut choisi comme siège en raison de sa position médiane entre Grasse et Toulon. En 1886, l'archiprêtré de Grasse fut rattaché au diocèse de Nice. L'agglomération toulonnaise, d'autre part n'a cessé de développer, au point de représenter aujourd'hui, avec ses 250.000 habitants, 60 % de la population du diocèse. 55 % des prêtres en activité exercent leur ministère dans cette agglomération. Le grand séminaire est près de Toulon, le petit séminaire à Hyères, l'Ecole presbytérale à Toulon même, comme l'Officialité, les directions des Œuvres, de l'Action catholique générale et spécialisée, de l'Enseignement libre et de l'enseignement religieux... Il ne restait à transférer, avec la résidence épiscopale, que le chapitre, la chancellerie et les archives. L'église N.-D. de la Seds, à Toulon, devient église cathédrale.

Une proposition de loi tend à rétablir le divorce par consentement mutuel



M. Minjoz : "L'ancienne conception du mariage...".

M. Minjoz, député socialiste, a déposé sur le bureau de l'Assemblée nationale, une proposition de loi demandant le rétablissement du divorce par consentement mutuel. Soumise à la Commission de la Justice, cette proposition reprend une disposition du Code Napoléon abrogée en 1816 et non reprise en 1884 lorsque le divorce fut rétabli.

« Nous pensons, écrit M. Minjoz, que l'ancienne conception du mariage, qui en faisait une institution perpétuelle, une institution divine suivant la théorie religieuse, n'a cessé d'évoluer ; elle est devenue une conception à la fois contractuelle et sociale en ce que le mariage est, d'une part, un contrat privé (il se forme par le consentement des époux et résulte d'une communauté de sentiments et d'intérêts) et, d'autre part, une institution sociale (il est à la base de la famille) ; il en résulte que la loi doit intervenir uniquement pour le règlement tant dans sa formation que dans sa dissolution. »

La proposition socialiste prévoit que le divorce par consentement mutuel ne pourra être admis qu'après deux ans de mariage et si les deux époux ont plus de 21 ans. Avant que le divorce soit prononcé par le président du Tribunal civil, une année d'« épreuve » devra s'écouler, durant laquelle les époux devront redire à trois reprise leur volonté de divorce. Les deux époux devront, en outre, se mettre d'accord devant deux notaires sur le sort des enfants, la résidence de la femme, la pension.

DU MONDE

De Chine :

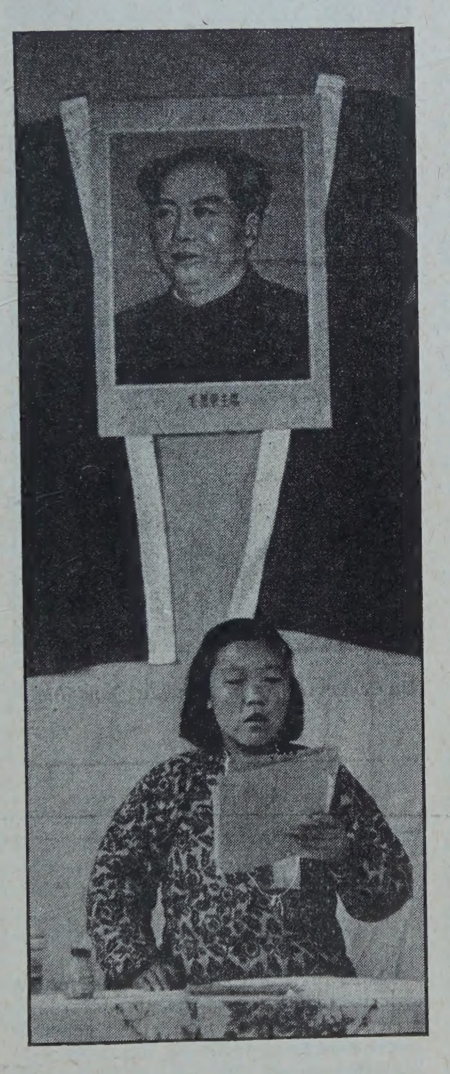
LA PROPAGANDE "PATRIOTIQUE" AUPRÈS DES CATHOLIQUES

Après les arrestations de catholiques qui auraient eu lieu à Shanghaï, et dont nous avons parlé dans notre numéro 62 du 15 décembre, des renseignements complémentaires nous sont parvenus sur les séances d'endoctrinement auxquelles continuent à être soumis les catholiques à la suite du « Congrès de Pékin » de l'été dernier. Voici notamment le compte rendu, publié par le *Journal du Peuple* de Pékin, d'une réunion tenue par les catholiques de la province du Foukien en octobre et novembre derniers. Au programme figuraient les questions suivantes : les catholiques doivent-ils suivre la voie du socialisme? doivent-ils s'opposer à l'impérialisme? quelles relations doivent-ils avoir avec le Vatican?

La « question» du Vatican.

D'après le *Journal du Peuple* la plupart des délégués présents ont répondu « oui » aux deux premières questions et reconnu également que le Vatican est un instrument de l'impérialisme. En foi de quoi ils estiment qu'il faut donc rompre les relations politiques et économiques avec le Vatican.

Toutefois certains « éléments de droite » ont pris la parole en faveur du Vatican, et notamment un prêtre de Shao Wu, l'abbé Li Kouang Hui ; un prêtre de Fan Chuan Pu, l'abbé Huang Hsi Ming ; et un prêtre de Ingtaï, l'abbé Jeh Erh Shih. Ces derniers ont affirmé que les catholiques devaient rester sous l'autorité du Pape ; ils ont demandé que les mots « de Chine » soient retirés du nom de l'« Association des Catholiques Patriotes » ; ils ont affirmé enfin que l'Eglise de Chine devait se maintenir dans les principes d'Unité, de Sainteté et de Catholicité, faute de quoi elle deviendrait une Eglise schismatique. Le deuxième de ces prêtres a même osé dire que vivre en catholique était nécessaire, alors qu'être patriote ne l'était pas (1).



Une Chinoise prend la parole à une réunion de femmes dans une coopérative agricole.

Le premier de ces prêtres a dit d'autre part que l'excommunication de Li Wei Kouang, de Nankin, était valide, et que l'élection de Chang Shih Liang, comme vicaire capitulaire de Shanghaï, était illégitime et sans valeur.

Toujours d'après le *Journal du Peuple*, ces déclarations auraient mis l'assemblée en colère et provoqué une réponse des 32 évêques et prêtres présents avec plus de 40 laïques (notamment l'évêque de Foochow, Mgr Lin Chuan et l'évêque de Amoy, Mgr Huang Tze Yu). Les délégués ont fait valoir que l'indépendance de l'Eglise de Chine vise à éliminer le semi-colonialisme et à protéger les intérêts et l'indépendance du pays. Ce en quoi il n'y a rien de schismatique du moment qu'on se soumet au Pape pour la Foi et les Mœurs. Aimer la patrie est un commandement de Dieu. Les catholiques doivent aimer la belle et nouvelle patrie que les communistes leur ont donnée. L'excommunication de Li Wei Kouang est injuste et sans effet, car elle a été provoquée en raison de sa participation à l'expulsion de « l'impérialiste » Riberi (Mgr Riberi, internonce apostolique). Dans l'affaire de l'élection du vicaire capitulaire de Shanghaï le Pape a renié le Droit Canon.

« Sous la direction du Parti communiste».

Au cours de cette discussion, poursuit le journal communiste, les éléments de droite se sont trouvés à court d'arguments et se sont senti isolés... En conclusion, les 125 personnes présentes, évêques, prêtres et laïques, ont approuvé les décisions prises par le Congrès des catholiques à Pékin et protesté contre la non-reconnaissance par le Vatican de l'élection de Chang Shih Liang comme vicaire capitulaire de Shanghaï.

L'agence *Fides* relève que d'après le *Journal du Peuple* 72 délégués ont pris la parole à cette occasion et que « la majorité de ceux qui ont parlé ont déclaré que les catholiques devaient, comme le reste du peuple, se mettre sous la direction du Parti communiste ». (Voir aussi nos informations non catholiques, p. 11.)

●

Nouvelles accusations et condamnations

Aux dernières nouvelles on annonce que le Bureau des Affaires religieuses a violemment attaqué l'évêque de Canton, Mgr Tang qui est accusé d'être « l'obstacle principal au rapprochement patriotique du clergé ».

D'autre part, l'évêque de Taichow, Mgr Joseph Hu a été condamné à plusieurs années de prison.

---

(1) A ce propos l'agence *Fides* a rapporté que dans un câble de Pékin l'agence *Reuter* avait commis une erreur de traduction en disant que le *Journal du Peuple* avait prêté à trois prêtres catholiques les propos suivants : « Que l'amour de la Patrie n'importait aucunement. » D'après l'agence *Fides* le texte exact du *Journal du Peuple* était le suivant : « Le prêtre Jeh Erh Shih a soutenu sans pudeur que la poursuite de la sainteté était pour un catholique plus importante que l'amour de la patrie. »

ALLEMAGNE OCCIDENTALE

Rapprochement entre socialistes et catholiques en Bavière ?

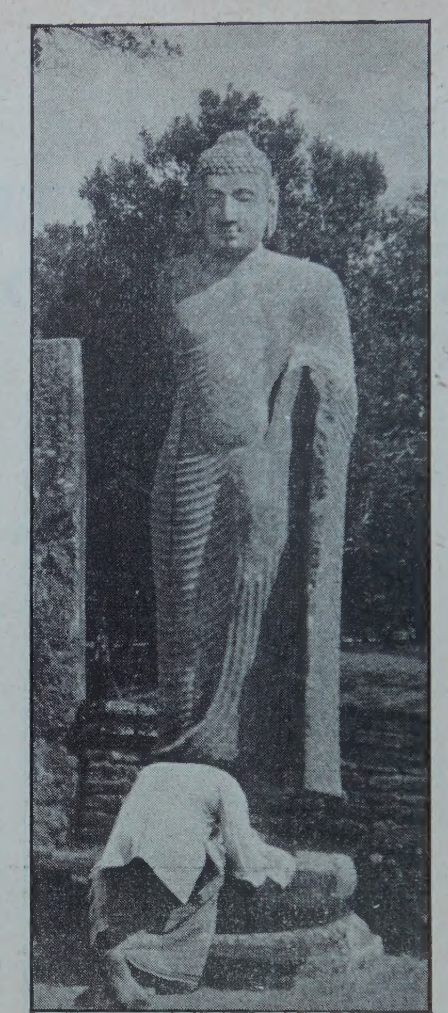
A l'initiative de l'Académie catholique de Bavière et en collaboration avec la présidence de la fraction bavaroise du Parti social-démocrate allemand, une rencontre a été organisée au début de janvier entre des personnalités catholiques et des dirigeants socialistes. Il s'agissait d'étudier les rapports entre l'Eglise catholique et le socialisme d'aujourd'hui. « L'Académie catholique (de Munich) veut être la charnière où l'Eglise et le monde se rencontrent, au sens le plus large », écrivait, dans le Journal diocésain de Munich, Mgr Freiberger, rédacteur en chef, qui se félicitait de cette rencontre. Il soulignait que les dialogues et discussions devaient se dérouler sur le plan intellectuel au sujet des questions les plus diverses de la culture, de la sociologie, de la pédagogie et de la politique. Il précisait, enfin, que le Parti social-démocrate désirait depuis un certain temps trouver une nouvelle base de rapports avec l'Eglise et qu'elle voulait chercher un *modus vivendi*.

Où s'arrête le socialisme.

De son côté, le président de la section socialiste de Bavière, M. Waldemar von Knoeringen, avait déclaré au début du mois de décembre dernier aux applaudissements des membres de son parti, qu'il était temps d'entamer des discussions avec l'Eglise, le socialisme devant s'arrêter « là où commence un monde invisible, un monde présent dans le cœur de chaque homme et qu'un programme de parti ne peut ordonner ni réglementer ».

Nous avons souligné plusieurs fois récemment des signes analogues de l'évolution des rapports entre socialistes et catholiques en Autriche, où le parti socialiste manifeste publiquement son désir de se réconcilier avec l'Eglise. On peut penser que les socialistes bavarois n'ont pas été tenus à l'écart de cette évolution du parti autrichien. On sait en tout cas que M. von Knœringen a vu à plusieurs reprises ces derniers temps le vice-chancelier autrichien Pittermann, chef du parti socialiste, et il n'est pas impossible que l'exemple autrichien et l'exemple bavarois aient des répercussions sur tout le socialisme allemand.

Cette amorce en Allemagne d'une réconciliation socialiste-catholique ne pourrait, en effet, se faire sur un terrain plus favorable que la Bavière, pays catholique et voisin de l'Autriche, avec qui elle a des liens politiques et culturels. Il semble, en tout cas, que nombre de dirigeants socialistes soient de plus en plus conscients que le socialisme idéologique comporte une attitude à l'égard de la conception chrétienne de l'homme et de la société qui serait peut-être à revoir, en tout cas que certains préjugés pourraient être abandonnés.



Un Ceylanais devant une statue bouddhique.

GHANA

Le " Séminaire africain " de Pax Romana.

Du 22 au 31 décembre, les représentants africains de Pax Romana se sont réunis à Accra, capitale du Ghana. Au cours de ce congrès, l'accent fut mis principalement (notamment par M. Gillon, recteur de l'Université lovaniste du Congo belge), sur l'importance du problème de la formation des cadres et des techniciens.

Radio-Vatican a consacré un éditorial au Congrès africain de Pax Romana, soulignant le rôle des élites chrétiennes dans l'Afrique de demain et la tâche qui leur revient de montrer que le christianisme n'est pas enchaîné à une forme de culture : « le fait que l'Evangile soit inséré dans la civilisation occidentale ne signifie pas qu'il s'identifie avec le monde occidental. »

CEYLAN

« Nous ne pouvons plus garder le silence devant l'injustice » déclare l'évêque de Kandy.

L'évêque catholique de Kandy, Mgr Bernard Regno, accuse le gouvernement ceylanais d'avoir rompu un contrat passé avec l'Eglise en refusant d'admettre 4 religieuses américaines de Maryknoll comme infirmières dans les hôpitaux de l'Etat. Le contrat en question, qui date de 1949, prévoyait l'arrivée à Ceylan de 4 religieuses infirmières annuellement, jusqu'au nombre limite de 32, et leur assurait le droit de servir dans les hôpitaux.

Or le ministre de la Santé, Mme Vimala Wijewradene, a refusé à la fin de l'année dernière d'autoriser les 4 religieuses américaines qui venaient de terminer une année d'études de la langue cinghalaise, de prendre leurs postes dans les hôpitaux et les a contraint à quitter le pays.

« Le gouvernement a rompu le contrat qu'il avait passé avec nous... le ministre de la Santé a traité ce document comme un chiffon de papier », déclare Mgr Regno. Il souligne que les religieuses américaines ont été victimes d'autre part d'une « campagne continue de calomnies et d'insultes ».

L'influence des bouddhistes.

Mgr Regno ajoute d'ailleurs à ces critiques particulières visant le ministère de la Santé une protestation d'ordre général contre le traitement qui est fait aux catholiques à Ceylan. Il estime que le temps de « garder dignement le silence » est désormais révolu pour les catholiques, qui doivent maintenant tout mettre en œuvre et se tenir prêts à combattre « en utilisant tous les moyens qu'offre la Constitution » pour faire respecter leurs justes droits de citoyens loyaux. Il estime enfin que, par son action, Mme Wijewradene n'a fait qu'endosser les déclarations abusives contre les religieuses.

On apprend, d'autre part, par l'hebdomadaire catholique de Londres, *The Universe*, que les extrémistes bouddhistes de Ceylan accusent l'ensemble des religieuses catholiques qui travaillent dans les hôpitaux du gouvernement de profiter de leur position pour y convertir les malades. En outre, un groupe bouddhiste de la Chambre des représentants de Ceylan a récemment déposé devant l'assemblée un projet de loi visant à imposer tous les groupes religieux du pays, sauf le groupe bouddhiste.

Les catholiques sont au nombre d'un peu plus de 800.000 à Ceylan, où ils forment environ le 9 % de la population. Des 8.000 écoles du pays 1.000 sont sous l'administration de l'Eglise. Le bouddhisme, en plein renouveau et lié dans cette région à une politique nationaliste, s'efforce depuis quelque temps de neutraliser les activités des chrétiens et exerce de fortes pressions à cet effet sur le gouvernement, jusqu'ici assez neutre.

INDE

Les catholiques accusés de former une « milice privée».

Répondant à une question écrite d'un député, le ministre de la Justice de l'Etat communiste de Kerala a déclaré fin décembre à l'Assemblée législative que les catholiques s'enrôlaient dans une « milice privée». Il a précisé que celle-ci pouvait « devenir un danger national». D'après le ministre, les membres de cette organisation sont entraînés par d'anciens membres de l'armée et de la police et ses activités sont financées par les évêques. L'organisation aurait été mise sur pied au cours de la campagne catholique contre le statut de l'enseignement public.

Le gouvernement, a poursuivi le ministre, suit de près les activités de cette organisation.

INDES OCCIDENTALES

L'évêque de Georgetown contre un plan de « birth control».

L'évêque catholique de Georgetown, Mgr Lester Guilly, a publié une lettre pastorale dénonçant le plan de *birth control* établi pour les Indes occidentales britanniques et qui a été soumis au gouvernement de Londres par une délégation parlementaire britannique retour d'une visite en Guyane anglaise en juillet dernier. Les délégués avaient affirmé, entre autres, qu'un contrôle effectif des naissances était la solution essentielle au problème de la surpopulation aux Indes occidentales.

Répondant à ce point de vue, l'évêque de Georgetown cite une déclaration de Pie XII disant : « Il existe encore des milliers de kilomètres carrés de terres actuellement abandonnées à l'état sauvage et qui pourraient fort bien être cultivées pour satisfaire les besoins de l'homme. En installant des familles dans ces régions, satisfaction pourra être donnée à leur droit à l'espace vital. Cela permettra aussi une distribution plus favorable du sol et les Etats qui accueillent les immigrants pourront ainsi gagner des citoyens actifs. »

Les dirigeants catholiques des Indes occidentales britanniques ont l'intention de lancer une campagne de grande envergure contre le contrôle des naissances.

INDONESIE

Pas de mesure contre les missionnaires.

Les mesures prises contre les Hollandais au début de décembre en territoire indonésien devaient nécessairement avoir une répercussion sur l'apostolat. L'interdiction de faire paraître journaux et revues en langue hollandaise s'est étendue aux publications de caractère religieux. Celles-ci, cependant, subsistent à condition qu'elles paraissent désormais en anglais ou en indonésien. C'est ainsi que l'hebdomadaire répandu « La Vie Catholique » (Katholiek Leven) est publié depuis décembre en indonésien ce qui, écrit l'agence *Fides*, ne pourra qu'augmenter le nombre de ses abonnés.

D'autre part, bien qu'il soit exact que tous les étrangers de nationalité hollandaise doivent quitter le territoire de la République indonésienne, on ne peut encore affirmer que les missionnaires subiront le même sort. D'après une correspondance du 6 décembre, en provenance de Djakarta, on ne remarque aucun genre de fanatisme parmi la population de la capitale.

ITALIE

Radio-Vatican commente une initiative communiste touchant le rôle politique du clergé.

Vingt-trois députés communistes ont pris l'initiative de présenter au Parlement italien une interpellation dénonçant l'immixtion du clergé dans le domaine électoral. Cette initiative communiste a fait l'objet d'un commentaire de la Radio du Vatican. Celle-ci a déclaré que les parlementaires en question ont envisagé la solution du problème des rapports entre l'Eglise et l'Etat « suivant les principes du communisme et de son comportement dans les pays de démocratie populaire ». Et la Radio du Vatican a poursuivi : « La signification véritable de la liberté religieuse qui existerait dans les démocraties populaires apparaît clairement pour peu que l'on considère l'exposé des raisons des interpellateurs. Cette liberté se résume ainsi : 1° distinction nette et profonde, absurde, entre la papauté, la hiérarchie et la religion catholique ; 2° liberté pour la religion, soumission de la papauté et de la hiérarchie à l'autorité de l'Etat ; 3° interdiction absolue pour les catholiques d'intervenir en tant que tels dans la vie politique et sociale ; 4° suppression de la liberté de l'école, transformée en un monopole d'Etat ; 5° action de la part du gouvernement pour empêcher le Pape et la hiérarchie de donner n'importe quel enseignement en matière morale et religieuse qui serait en opposition avec les lois de l'Etat.

« C'est contre une telle liberté de conscience abstraite, a conclu Radio-Vatican, et contre une si concrète suppression de toute liberté religieuse que les catholiques protestent et s'insurgent. »

POLOGNE

« L'Eglise garde confiance» (message de Noël du cardinal Wyszynski).

Dans son message de Noël, le cardinal Wyszynski, primat de Pologne, a dit : « Dans notre patrie l'Eglise appelle à la fidélité envers Dieu et à la lutte contre nos défauts nationaux, tout en encourageant les efforts en faveur du redressement de la terre polonaise et de la coexistence pacifique dans une atmosphère de travail... L'Eglise de Pologne, a-t-il poursuivi, n'a pas perdu confiance. Elle ne se laissera pas abattre, bien qu'elle soit témoin de l'amplification de la vague de mal, d'irresponsabilité et d'anarchie. »

Quelques jours plus tard, le 29 décembre, le primat de Pologne procédait, au sanctuaire marial de Czestochowa, à la consécration épiscopale du nouvel évêque titulaire de Vartava et auxiliaire de Wroclav, Mgr André Wronka.

Mgr Wronka, âgé de 60 ans, avait d'abord été professeur au séminaire de Poznan et Gniezno. En 1938 il était devenu recteur du Collège polonais de Rome. Ayant passé les années de guerre en Pologne, il fut chargé par Pie XII, en 1946, de l'administration des diocèses de Dantzig et de Chlemno. Contraint de quitter Dantzig en 1951, il était depuis l'année suivante protonotaire apostolique.

U.R.S.S.

Attaque politique contre la religion dans le journal des jeunesses communistes.

D'après le correspondant à Moscou du *New York Herald Tribune*, la Ligue de la Jeunesse communiste a lancé récemment une violente attaque de caractère politique contre la religion.

Son journal, la *Konsomolskaia Pravda*, s'est gaussé, dans un article grossièrement satirique sur le cabinet du président Eisenhower, du fait que celui-ci commence chacune de ses réunions par une prière. Dans le même article on considère également comme risible la formule « C'est en Dieu que nous mettons notre confiance», qui figure sur les monnaies américaines et sur les tampons des Postes.

Le correspondant américain cite notamment ce passage du journal soviétique : « A en juger par les faits, le Dieu tout-puissant ne s'occupe guère d'aider Washington dans sa compétition pacifique avec notre pays. » Soulignant que ce périodique de Moscou expose la ligne du Parti communiste pour quelque 18 millions de membres de la Ligue de la Jeunesse, le correspondant du *New York Herald Tribune* dit que la *Konsomolskaia Pravda* se plaint « des incessants palabres religieux que lancent des sénateurs et des ministres, des hommes d'affaires et des

L'*Osservatore Romano* a relevé que la radio de Moscou, citant l'agence *Tass* à propos du message de Noël du Pape, avait rapporté sans commentaires ces paroles du Souverain Pontife : « La paix est un bien si précieux qu'elle mérite pour sa défense n'importe quel effort. »

Pour le journal du Vatican cette citation sans commentaires par la Radio de Moscou indique bien que le sens des paroles du Pape était trop clair pour qu'elles pussent être exploitées à des fins particulières. Ce journal y voit en tout cas un démenti des accusations de la presse italienne d'extrême-gauche qui, dit-il, « faisant trop de zèle » a taxé le message de Pie XII de « partial, autant dire atlantique, terroriste, obscurantiste ».

généraux, des journalistes et des prédicateurs, tant Américains qu'étrangers ». On y décrit Dieu comme le « patron des assassins », puisqu'il est le Dieu du cardinal Mindszenty, prélat que Moscou accuse d'avoir fomenté la révolution de Hongrie en 1956, et on affirme même que les Américains ont envoyé en Union soviétique des espions au nom de Dieu.

Poursuivant sur le même thème, le journal soviétique s'en prend au fait que l'armée d'Allemagne occidentale a maintenant des aumôniers. « Il serait intéressant de découvrir, écrit-il, quel est l'aspect du Dieu de l'actuelle Bundeswehr. Son nom serait-il Adolf ? » Enfin, toutes les personnes attaquées dans cet article sont décrites comme croyant dans le même Dieu, le Dieu de l'impérialisme moderne, qui défend l'esclavage capitaliste et veille à laisser impunie l'exploitation capitaliste, etc.

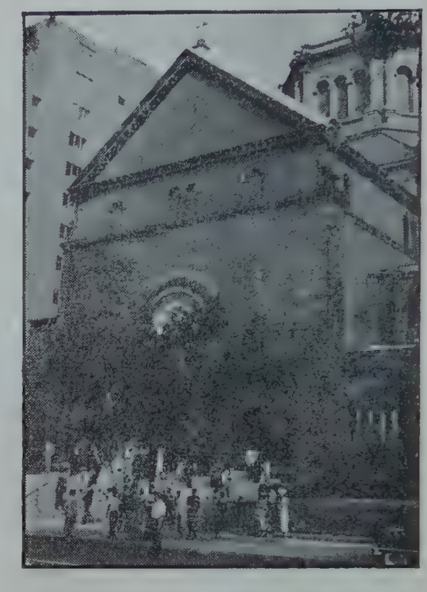
U. S. A.

Vrai ou faux renouveau religieux ?

Les besoins et ressources religieux d'un pays peuvent faire l'objet d'un bilan et de statistiques imagées, tout comme ses besoins et ressources énergétiques ou alimentaires. La preuve en est dans le chapitre réservé aux religions dans la brochure à grande diffusion éditée par le « Twentieth Century Fund » et consacrée aux U.S.A. : tout sur toutes les Eglises (plus de 250) en peu de mots, davantage de chiffres et beaucoup de dessins.

Un paragraphe spécial nous renseigne notamment sur la générosité des fidèles à l'égard de leur Eglise : ils donnent apparemment plus mais relativement moins aujourd'hui qu'autrefois. En 1909, leurs dons représentaient 1 % de leurs revenus, en 1952 : 0,6 %. Moyennant quoi, prêtres et pasteurs vivent avec 2.000 dollars par an à la campagne et 4.000 en ville. En moyenne évidemment.

L'« apparemment plus » s'explique par l'accroissement du nombre des fidèles passé de 64,5 millions en 1940 à 92 millions en 1952 : plus de la moitié des Américains font aujourd'hui activement partie d'une Eglise. Et la croyance est encore plus répandue : sur 100 personnes interrogées, 94 déclarent croire en Dieu, 3 ne pas savoir s'ils croient ou non, 3 ne pas croire.



La cathédrale catholique de Washington.

« Commonweal » et l'enquête du Gallup.

Les appréciations optimistes du « Twentieth Century Fund » doivent être complétées par les interprétations plus nuancées que, dans *Commonweal* du 20 décembre, Robert Hovda tire de l'enquête Gallup réalisée il y a quelques mois sur la vie religieuse aux U.S.A. Quel est le sens, se demande-t-il, du renouveau religieux que révèlent les observations quantitatives ?

Cherchant à répondre à cette question, Robert Hovda constate d'abord que les Américains attachent plus d'importance à certains fruits de la religion : la paix, l'épanouissement ; qu'à son objet même : la vérité de Dieu. Un Américain estime de plus en plus devoir être chrétien, mais son option est surtout négative : il s'agit de ne pas être communiste, athée, etc. Peu d'Américains parviennent à la notion de l'Eglise de Dieu. 90 % croient en la divinité du Christ, mais il n'y en a plus que 74 % pour croire en la vie éternelle et 61 % pour croire en l'authenticité de Satan. La foi, aux U.S.A., est très souvent liée à une moralité chrétienne, solidaire de l'optimisme américain le plus traditionnel.

Il y a pourtant chez les Américains d'aujourd'hui, ajoute Robert Hovda, un vif désir de croire. C'est à l'Eglise de donner un contenu de vérité à cette disposition religieuse favorable. Faute de quoi, la religion des Américains court le danger de rester à la surface d'elle-même.

[Dans le même numéro de *Commonweal*, John Mc Todd commente, de son côté, les résultats d'un sondage Gallup identique mené en Grande-Bretagne. La divergence des situations est manifeste. En Grande-Bretagne, en effet, le recul est très net en ce qui concerne l'adhésion aux formes de la religion (sauf pour les catholiques), alors que le sentiment et l'inquiétude religieux connaissent un renouveau. (Voir *I. C. I.*, n° 48, du 15 mai 1957.)]

NOUVELLES NON CATHOLIQUES

En Allemagne orientale :

Otto Nuschke est mort.

Précédées d'une cérémonie officielle, les funérailles de M. Otto Nuschke, vice-président du Conseil d'Allemagne orientale et président du C.D.U. oriental (parti chrétien-démocrate), décédé le 27 décembre à Berlin-Est, ont eu lieu en présence des personnalités politiques et religieuses le 30 décembre. Sa disparition à la tête d'un parti chrétien qui avait choisi de collaborer avec un régime marxiste, pourrait bien ouvrir une étape nouvelle de l'évolution de ce parti car on voit mal quelle personnalité pourrait avoir dans cette ligne le relief qu'avait M. Otto Nuschke.

Il était né en Saxe de famille protestante en 1883 et avait commencé à l'âge de 20 ans à peine une carrière de journaliste qui devait l'amener à la politique. Député démocrate libéral au Parlement prussien de 1921 à 1933, il s'était opposé au nazisme dans la suite, ce qui lui avait valu de longs séjours en prison.

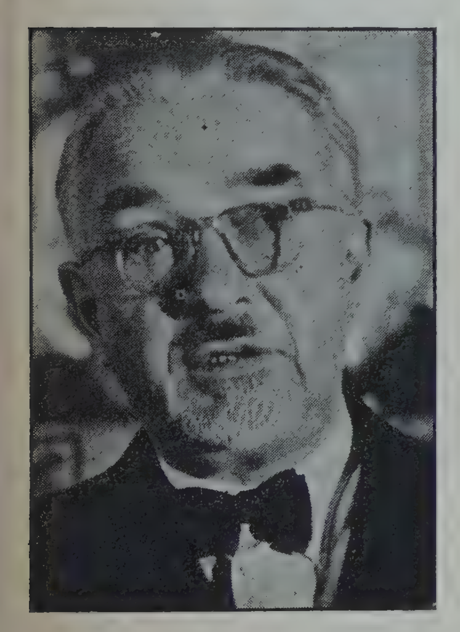
En 1945, revenu à la politique il fondait sous l'occupation soviétique le parti chrétien-démocrate oriental. Deux ans plus tard l'un des principaux leaders de ce mouvement, M. Jakob Kaiser « choisissait la liberté » en s'enfuyant à l'ouest et M. Otto Nuschke devenait le seul chrétien de renom collaborant avec le régime de démocratie populaire. Engagé dans cette voie particulièrement difficile, il était nommé vice-président du Conseil en 1949, lorsque fut créée la République démocratique allemande et tout de suite chargé des relations entre le gouvernement et les Eglises. Dans cette fonction qu'il devait conserver jusqu'en mars 1957 (remplacé depuis lors par un secrétaire d'Etat communiste, Werner Eggerath, à la suite de l'approbation par le synode protestant de Berlin de l'Aumônerie militaire en Allemagne occidentale) il s'était

efforcé de maintenir la liaison entre les Eglises et l'Etat.

La presse d'Allemagne occidentale le juge très sévèrement, cherchant à voir en lui « un opportuniste et l'ambitieux qui mit son parti au service de l'idéologie communiste ». Il faut le grand journal indépendant de Hambourg, *Die Welt*, moins lancé dans la politique antiorientale que les autres journaux, pour prononcer sur son compte un jugement plus indulgent. Il écrit : « Malgré d'innombrables déclarations officielles (occidentales) qui faisaient de Nuschke un opportuniste, disons qu'il s'efforça jusqu'au bout d'apaiser les tensions entre l'Etat, dont il était un des représentants, et l'Eglise évangélique. Grâce à ses relations étroites avec le président de l'Allemagne orientale, Wilhelm Pick, il parvint à différentes reprises à améliorer le sort de nombreux prisonniers politiques et à en faire libérer quelques-uns. »

Un « otage »...

Le correspondant de Berlin de *La Croix* (Paris) qui se plait à relever ce commentaire de *Die Welt*, souligne d'autre part que nombre d'hommes politiques de l'Allemagne occidentale d'aujourd'hui sont passés par les rangs du parti de M. Nuschke, et que pour ce dernier, dans



Otto Nuschke « en maintes difficultés, une aide et un ami ». (Dibelius).

les circonstances délicates où il se trouvait, l'action n'a jamais été facile. On peut lui reprocher d'avoir accepté la liste unique imposée par les communistes en 1950, alors qu'il avait annoncé qu'il la refuserait ; on peut lui reprocher également d'avoir, à diverses reprises, épousé plus ou moins le point de vue des communistes dans leurs différends avec les chrétiens. Il faut reconnaître qu'il occupait en fait un poste d'otage plus qu'un poste de commandement et qu'il fit réellement de son mieux à la direction de l'Office de liaison avec les Eglises.

Otto Nuschke n'avait pas caché son aversion pour « les confirmations de jeunesse », dont il voyait bien le caractère antichrétien, mais il avait dû finalement se taire et ces derniers temps sa position était particulièrement ambigüe. Le correspondant de *La Croix* écrit : « Le gouvernement oriental se servait de lui à l'intérieur de l'Allemagne orientale. Il était aussi rassurant pour l'étranger,... sa présence accréditait l'idée d'une coexistence possible ; qu'en était-il en fait? Depuis des années il avait vu partir tous ses amis ; ses collaborateurs, ses secrétaires, se réfugiaient à Berlin-Ouest. Lui restait. » Comme il était resté sous le nazism , mais alors il semble qu'il avait su davantage refuser toute compromission.

On remarquera d'ailleurs que les autorités de l'Eglise protestante allemande (et notamment l'évêque de Berlin qui avait fait en chaire l'été dernier encore, le procès de son parti et de sa presse) ont exprimé leurs condoléances officielles à la veuve de M. Nuschke. Le Dr Dibelius a souligné que M. Nuschke avait constitué un lien vivant entre l'Eglise évangélique et le gouvernement d'Allemagne orientale : «En maintes grandes et petites difficultés, a-t-il déclaré, il a été un ami et une aide ».

De son côté le président du Conseil de l'Eglise évangélique, le Dr Kurt Scharf, a dit : « Ses conseils et son aide nous manqueront. »

CHINE

Les protestants de nouveau à l'épreuve.

L'agence *Chine nouvelle* a annoncé le 6 décembre que le Comité permanent de « l'Association Nationale des Eglises protestantes pour l'Autonomie » avait décidé de lancer une campagne pour l'endoctrinement marxiste de tous les « chrétiens chinois ».

Les chrétiens chinois, dit cette résolution, doivent marcher fermement dans la voie du socialisme : c'est la route de la prospérité, du bonheur, la délivrance de la pauvreté et de l'exploitation. Elle exhorte les chrétiens chinois à accepter la direction du Parti communiste, déclarant que c'est grâce à sa direction que les Eglises protestantes de Chine ont réussi à se libérer du contrôle centenaire des « impérialistes », qu'elles ont pu arriver à se gouverner elles-mêmes et à jouir pleinement de la liberté de croyance. Et le *Journal du Peuple* dénonce déjà 4 pasteurs qui ne seraient, d'après lui, que « des éléments de droite » cachés sous le manteau de la religion.

L'agence *Fides* rappelle à ce propos que du 28 octobre au 4 décembre dernier a siégé à Pékin la Commission permanente du Mouvement «Triple autonomie et patriotisme » des protestants chinois. Le président du Mouvement, un laïc du nom de Wu Yan Tsong, avait dans le discours de clôture lancé un vibrant appel à tous les protestants de Chine pour intensifier parmi eux « l'éducation socialiste sous la direction du Parti communiste ». C'est à cette occasion que 5 éminents protestants ont été qualifiés « d'éléments de droite cachés etc. ».

Il s'agit de Lieou Ling Kieou, rédacteur en chef de la revue protestante *Famille rurale* qui, pendant la période des « cents fleurs » avait calomnié la démocratie du régime en prétendant que, après la « libération », « le Parti communiste, de peur que les gens ne parlent, avait réduit le peuple au rang d'esclaves qui disent toujours oui ». Et il avait demandé la révision des cas des antirévolutionnaires condamnés.

Autre personnalité accusée : Tseu Tsing Tsé, qui avait prétendu, au cours d'une réunion organisée par le Bureau des Affaires religieuses de Amoy, que le peuple ne pouvait pas vivre, qu'il n'avait pas de liberté et qu'il était dans la misère.

« Laissez la place à d'autres ».

Troisième accusé : un pasteur des disciples de l'Eglise du Christ de Shanghaï, Tung Hong Ngen, qui serait en relation avec les impérialistes de Hong-Kong.

Les deux derniers accusés sont le président du district de Ningto, Fan Ngai Tse, qui avait déclaré que les communistes n'étaient pas qualifiés et qu'ils devaient laisser la place à d'autres, et un autre pasteur de Shanghaï, membre du comité de conciliation de la ville, Tcheou Fou King, qui a prétendu que le gouvernement avait truqué la conférence tenue contre les « éléments de droite », et qu'il s'était servi du mouvement contre les antirévolutionnaires en 1955 « pour détruire la religion ».

On voit que les accusations portées contre les protestants ne diffèrent en rien de celles dont sont victimes les catholiques. Toutefois il y avait longtemps que l'Eglise protestante de Chine n'avait pas subi de telles attaques. Cela montre avec évidence que les Eglises protestantes de Chine, bien que dites patriotiques, ne sont pas encore alignées et, conclut *Fides*, éprouvent les mêmes difficultés à concilier le marxisme-léninisme avec la doctrine du Christ.

HONGRIE

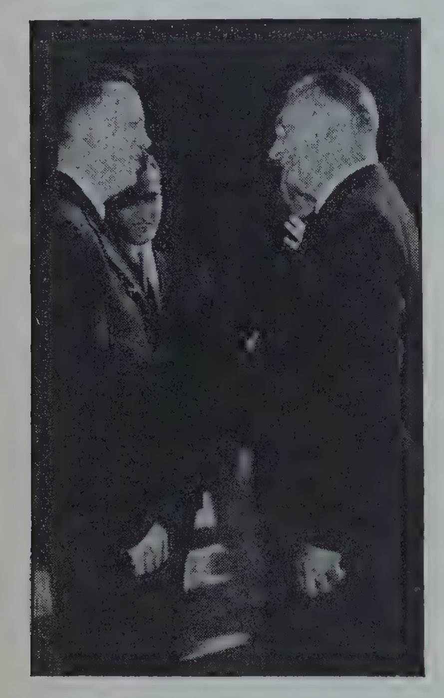
L'Etat remet l'évêque Vetœ à la tête de l'Eglise luthérienne.

D'après des informations reçues au secrétariat de la Fédération luthérienne mondiale à la mi-décembre, les dirigeants luthériens élus par les Synodes de l'Eglise en Hongrie ont été déplacés et remplacés par des personnes du choix du gouvernement. Le journal luthérien de Budapest en a publié la nouvelle dans son numéro du 15 décembre.

L'évêque Lajos Vetœ, apprend-on notamment, qui avait dû résigner ses fonctions au soulèvement d'octobre 1956, reprend la direction du district du nord de l'Eglise luthérienne et la présidence de l'Eglise. Le journal écrit : « Lajos Vetœ reprend sa place que, comme certains de ses collègues, il avait été contraint de quitter sous la menace des armes. »

D'autres personnalités religieuses, qui avaient dû quitter leur poste en octobre 1956 sont également réintégrées à la même occasion.

D'après le Bulletin du Conseil œcuménique (S.Œ.P.I.) ces changements étaient pressentis depuis la fin novembre, date à laqu lle 60 pasteurs luthériens s'étaient réunis à la convocation de



Au centenaire de l'Académie théologique de Budapest : le président de l'Eglise réformée des U. S. A. s'entretient avec le Dr Lajos Vetœ.

M. Horvath, président du Bureau pour les Affaires ecclésiastiques, et où une commission avait été créée par le gouvernement pour s'occuper des affaires courantes de l'Eglise luthérienne, commission dirigée par un fonctionnaire qui n'avait jamais servi dans l'Eglise, M. Lajos Grenak.

Au cours d'une conférence de presse tenue à Genève au siège central de la Fédération luthérienne mondiale, le secrétaire de cet organisme, le Dr Lund-Quist, a annoncé que « l'évêque Ordass pressentait qu'une crise se préparait, mais jusqu'à présent l'Etat avait été disposé à négocier avec lui ». Arrêté en 1948 par les communistes, l'évêque luthérien Lajos Ordass — on s'en souvient — avait été pleinement réhabilité après sa libération en octobre 1956 et réinstallé à la tête de l'Eglise luthérienne. Il avait même assisté en août dernier à l'Assemblée de l'Union luthérienne mondiale aux Etats-Unis. Aucune nouvelle directe n'est venue de lui au sujet des changements intervenus dans la direction de l'Eglise luthérienne en Hongrie.

De son côté, le secrétaire général du Conseil œcuménique des Eglises, le Dr Visser't Hooft, a déclaré qu'il ne lui était « pas possible de faire une déclaration officielle au nom des dirigeants du Conseil œcuménique » parce que le temps lui avait manqué pour les consulter. « Mais à la lumière des déclarations précédemment faites par le Conseil œcuménique des Eglises — et notamment celles qui demandent pour les Eglises hongroises la pleine liberté dans le choix de leurs dirigeants — je puis dire que le Conseil œcuménique des Eglises appuie l'évêque Ordass et tous ceux qui, dans les Eglises hongroises, prennent position pour la liberté de l'Eglise. »

NORVEGE

Nier l'Enfer éternel n'est pas conforme à l'enseignement de l'Eglise luthérienne.

Une controverse, qui dure depuis quatre ans dans le sein de l'Eglise luthérienne de Norvège, a pour centre une position de l'évêque Kristian Schjelderup, qui nie l'éternité des peines de l'enfer. « Il y a un châtiment, dit-il, mais je soutiens qu'un châtiment éternel en enfer est contraire à l'esprit de la révélation de Dieu en Jésus-Christ. »

La Convention ecclésiastique libre — qui est une institution officieuse mais ayant un long passé dans l'Eglise de Norvège et dont font partie d'office les 9 évêques de l'Eglise — vient de se prononcer contre l'opinion de l'évêque Schjelderup. Dans le texte qu'elle a publié à cet effet on lit que la négation de l'éternité des tourments de l'enfer « n'a jamais fait partie de l'enseignement de l'Eglise et que l'Eglise de Norvège doit maintenir ses livres confessionnels dans la fidélité à la parole de Notre-Seigneur ». La résolution en quatre points indique en outre que le fait de n'avoir pas demandé à l'évêque en question de donner sa démission « ne signifie pas que l'Eglise reconnaît pour sien son enseignement ». Elle ajoute que chaque fidèle « a à décider lui-même, dans la fidélité à sa conscience devant Dieu » s'il pourra désormais collaborer ou non avec l'évêque Schjelderup.

Ce dernier, à la suite de la décision de la Convention ecclésiastique libre, a annoncé que ses collègues de l'épiscopat luthérien de Norvège l'avaient exhorté à poursuivre son ministère et que « la vue de tant d'expressions de sympathie » l'avait décidé à conserver sa charge épiscopale. Il a ajouté, toutefois, que les réactions qui avaient suivi la Convention montraient bien qu'il y a « une forte aspiration à plus de largeur d'esprit dans l'Eglise de Norvège ».

U.R.S.S.

Message du Nouvel An de l'Eglise orthodoxe.

L'agence *Tass* a annoncé que, à l'occasion du Nouvel An, le patriarche de Moscou et de toutes les Russies, ainsi que les membres du Saint-Synode de l'Eglise orthodoxe russe, avaient adressé un message au chef de toutes les Eglises chrétiennes. « Nous ne pouvons pas ne pas éprouver d'inquiétude, en constatant que la menace d'une nouvelle guerre continue à planer sur l'humanité », disent les chefs de l'Eglise russe, après avoir rappelé que l'Eglise orthodoxe russe a toujours prêté son appui moral aux aspirations pacifiques des peuples. Et ils concluent en disant : « Nous sommes certains que toutes les Eglises chrétiennes sont prêtes à user de leur influence pour obtenir de leurs gouvernements l'arrêt de la course aux armements, l'interdiction des expériences nucléaires et une large coopération dans tous les domaines. »

U.S.A.

Un baptiste à la tête du Conseil national des Eglises du Christ.

Le Conseil national des Eglises du Christ (qui groupe actuellement aux U.S.A. 34 églises protestantes et orthodoxes) a tenu en décembre dernier sa réunion à Saint-Louis (Missouri) au cours de laquelle il a nommé au poste de Président, pour succéder au Dr E.C. Blake, presbytérien, le Rev. Edwin T. Dahlberg. Ce dernier est le premier b ptiste à présider ce Conseil. C'est également le premier président qui soit nommé alors qu'il a une paroisse.

Pour les réfugiés et contre le racisme.

A l'issue de cette conférence le Conseil national des Eglises du Christ a :

- noté qu'au cours des dix dernières années ses Eglises membres ont aidé à la réinstallation de 150.000 réfugiés aux U.S.A. ;
- exprimé l'opinion que « le gouvernement des Etats-Unis a le devoir de soutenir efficacement l'action des Nations Unies en faveur des réfugiés, indépendamment du pourcentage de l'aide accordée par d'autres gouvernements » ;
- réaffirmé son désaveu de toute ségrégation raciale, « dans l'Eglise et dans la société » ;
- mis en garde contre l'accélération de la course aux armements, tout en soulignant que les chrétiens doivent envisager les nouvelles perspectives ouvertes par les satellittes et fusées « sans satisfaction ni peur, mais avec confiance et en agissant de façon appropriée ».

LES TENDANCES ACTUELLES DU MOUVEMENT ŒCUMÉNIQUE

Du 28 décembre au 8 janvier dernier, se sont réunis, à Achimota, Ghana, les délégués de trente-cinq « conseils » membres du Conseil international des Missions (C.I.M.), organisme protestant chargé de coordonner l'action des « Conseils chrétiens nationaux » des pays missionnaires. Le sujet le plus discuté, figurant à l'ordre du jour, a été la proposition d'intégration du C.I.M. et du Conseil œcuménique des Eglises (C.Œ.E.). Le projet en avait été recommandé par le Comité central du Conseil œcuménique lors de sa session de l'été 1957. La décision prise par l'Assemblée du C.I.M. ne sera définitive qu'après approbation finale du Conseil œcuménique, qui se réunira en troisième Assemblée, à Ceylan, dans le courant de 1960. Il s'agit là, toutefois, d'une résolution de principe qui a de fortes chances d'être effective avant trois ans, et c'est un tournant de grande importance dans l'histoire du mouvement œcuménique, si attendu qu'il puisse être. Le mouvement œcuménique, en effet, né de préoccupations missionnaires au début de ce siècle, en est venu assez vite à considérer que l'unité qui est son objectif ne prend son plein sens qu'en fonction de la mission. Après avoir provoqué, à l'origine, le réveil de la conscience de l'unité nécessaire, la mission redevient, aujourd'hui, dans le mouvement œcuménique un facteur essentiel d'unité aussi bien qu'un but final et commun de l'activité des Eglises nées de la Réforme et dispersées.

Cette évolution de la pensée œcuménique chez les protestants et les conséquences qu'elle entraîne au plan d'une organisation missionnaire coordonnée seront, prochainement, pour les catholiques, une réalité de grand poids dans les pays de mission et elle réclame, dès aujourd'hui, notre attention. Une orientation fondamentale, qui se dessinait lentement depuis des années, se voit désormais concrétisée : elle repose sur le fait que l'**évangélisation est le thème œcuménique par excellence,** qu'unité et mission sont une même vocation pour l'Eglise.

Les pages qui suivent se proposent de résumer l'évolution des rapports, chez les protestants, entre le mouvement missionnaire et le mouvement œcuménique et de montrer comment ils s'orientent vers l'intégration.

Elles le font à partir des articles du R.P. M.-J. Le Guillou, O.P. : « Mission et unité dans l'évolution du Mouvement œcuménique » **(Istina 1954, N° 4, pp. 408-440)** ; « La vocation missionnaire de l'Eglise et la recherche de l'unité » **(Istina 1955, N° 1, pp. 106-121)** ; « Les Jeunes Eglises et leur influence dans le mouvement œcuménique après Evanston » **(Eglise vivante 1957, N° 6).**

C'est de la projection, au plan des missions, des divisions entre les chrétiens issus de la Réforme, et de leur prise de conscience du scandale que constituaient ces divisions, qu'est né le mouvement œcuménique.

Alors que, pendant tout le XVIIIe et le XIXe siècles, l'effort missionnaire des confessions protestantes avait été dû principalement à l'initiative de personnalités sans mandat, on vit se réunir, en 1910, à Edimbourg, une Conférence universelle des Missions (protestantes) composée pour la première fois de délégués officiels des sociétés missionnaires décidés à amorcer une ère de coopération et d'organisation commune à l'échelon mondial.

« Une société missionnaire — déclara à cette occasion le méthodiste J. Mott, qui avait convoqué la réunion et dont l'influence, conjuguée à celle de J.-H. Oldham, allait être déterminante sur le mouvement œcuménique — ne peut s'attaquer toute seule aux problèmes qui se posent aujourd'hui aux chrétiens de tous les pays : il faut une unité de pensée, un plan commun, une intercession en commun et une action concertée. Si cela se faisait chez nous et dans les champs de mission, cela équivaudrait à doubler l'action missionnaire sans qu'il y ait besoin d'un seul missionnaire de plus ».

Dans cette perspective — excluant toute discussion relative aux questions doctrinales — se constituèrent les *conseils chrétiens nationaux*, comités chargés de coordonner, dans les pays d'où était partie l'action missionnaire, les activités des sociétés de mission. Peu après, le comité de continuation de la Conférence d'Edimbourg — toujours dirigé par Mott et Oldham — créa, en 1921, à Mohonk (dans l'Etat de New York), le *Conseil International des Missions* coordonnant ces conseils nationaux. C'était donner, pour la première fois, aux sociétés missionnaires protestantes l'occasion de s'exprimer d'une seule voix au plan mondial et, par là, créer le premier organisme œcuménique d'intention.

De la mission à l'œcuménisme.

Cet exemple de coopération missionnaire allait agir comme un stimulant sur les Eglises elles-mêmes : c'est la Conférence d'Edimbourg, en effet, qui suscita les initiatives des trois personnalités à l'origine du mouvement œcuménique : l'évêque épiscopalien Brent, des Philippines ; l'archevêque suédois Söderblom et le pasteur suisse Keller (voir encadré page suivante).

En résumé, la mission perçue au plan mondial a, grâce à la Conférence d'Edimbourg, suscité le mouvement œcuménique et mis les Eglises en face du problème de l'Eglise universelle, dont elles ne s'étaient guère souciées jusque-là. Elle a, en outre, été à l'origine du Conseil International des Missions (C.I.M.), premier organisme mondial qui devait permettre aux jeunes Eglises de s'intégrer dans la communauté des Eglises chrétiennes.

Le C.I.M., en effet, s'est assez rapidement donné comme but essen-

Les trois premiers organismes œcuméniques au niveau des Églises.

Délégué des Philippines à la Conférence d'Edimbourg, l'évêque épiscopalien Brent, qui avait été frappé par les divisions des chrétiens dans le domaine de l'évangélisation, s'attache à y mettre fin à l'échelon même des Eglises par une confrontation loyale en matière de foi et d'organisation ecclésiastique. Son appel est entendu et c'est la création du mouvement Foi et Constitution *qui fait pénétrer l'idée œcuménique dans les Vieilles Eglises, grâce à la mission.*

Nathan Söderblom, qui deviendrait plus tard primat luthérien de Suède, frappé, lui, par les répercussions des divisions des chrétiens dans l'action sociale et internationale, cherche à les réunir dans un ensemble de tâches communes et c'est la naissance du mouvement Vie et Action *qui se développe à l'écart des divergences doctrinales et ecclésiastiques.*

*Le pasteur suisse Adolphe Keller trouve, dans la Conférence d'Edimbourg, l'inspiration d'un organisme se proposant de promouvoir la compréhension et la bonne volonté entre les peuples et il fonde, à cet effet, l'*Alliance universelle pour l'amitié internationale entre les croyants.

Dans ces trois organismes, nés aux alentours de la guerre de 1914-1918, on voit que le souci d'universalisme est au premier plan.

tiel la promotion des Jeunes Eglises, tandis que, parallèlement, le mouvement œcuménique en formation — c'est-à-dire jusqu'ici les organisme *Foi et Constitution* et *Vie et Action* — se développait dans le monde des Vieilles Eglises. De sorte que C.I.M. et mouvement œcuménique apparurent complémentaires à l'échelle mondiale et prédestinés, peut-on dire, par les buts qu'ils poursuivaient, à cette union qui est le dernier pas important de l'œcuménisme.

Il est aisé de voir pourquoi le C.I.M. désirait la naissance du Conseil œcuménique : son œuvre n'avait de sens que par rapport à une communauté mondiale déjà en formation qui posait le problème de l'*unité de l'Eglise,* alors que, lui, posait celui de sa *mission,* et, de façon sous-jacente, celui du *lien entre Mission et Eglise.*

A l'instigation de J.-H. Oldham se constitua en 1938, à Utrecht, un Conseil provisoire du Conseil œcuménique en gestation et, la même année, était décidé à Tambaran un Comité de Coordination entre ce Comité provisoire et le C.I.M.

Ce Comité de Coordination, accepté à Saint-Germain, l'année suivante, se réunit pour la première fois à Genève en 1946 et, de nouveau à l'instigation de J.-H. Oldham, prit naissance la Commission des Eglises pour les Affaires internationales. En 1947, à Cambridge, soixante membres de quinze pays envisageaient même déjà une intégration partielle du C.I.M. dans le Conseil œcuménique, dont un organisme spécial serait chargé de l'activité missionnaire. Mais, comme le C.I.M. s'était alors arrêté à une attitude moyenne, considérant les deux organismes comme « des Conseils œcuméniques interdépendants à la recherche de buts essentiellement communs », on en vint à désigner les deux organismes comme suit :

le C.I.M., associé au Conseil œcuménique des Eglises,
le Conseil œcuménique des Eglises, associé au C.I.M.

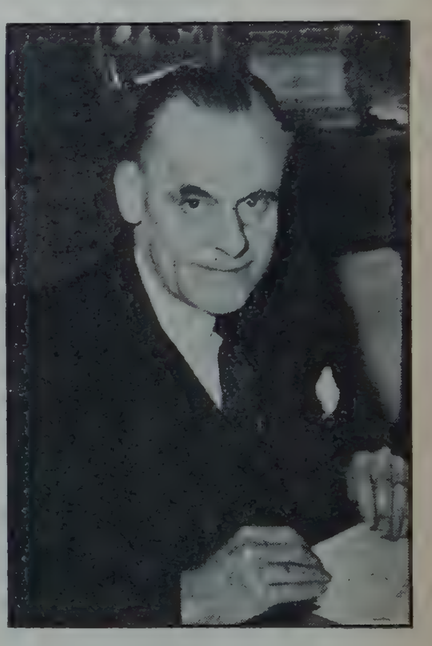
A l'Assemblée d'Amsterdam (1948)

L'intégration complète n'était pas encore possible comme devaient le montrer les difficultés qui surgirent à l'Assemblée d'Amsterdam de 1948 (28 août-4 septembre). Celle-ci annonçait toutefois la création officielle du Conseil œcuménique des Eglises (C.Œ.E.). (Pour l'organisation et la composition du C.Œ.E., voir le dossier de l'*Actualité Religieuse* n° 20 du 15-1-54).

Eglises d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine y prirent part comme les Eglises d'Europe et d'Amérique du Nord et à cette première Assemblée mondiale le mouvement œcuménique prit conscience de sa responsabilité dans l'évangélisation du monde. « Au moment où, venus de tous lieux, nous nous trouvons ici rassemblés — disait le message d'Amsterdam — il nous faut prier, demandant que Dieu ravive dans son Eglise entière la passion d'annoncer au monde entier l'Evangile... ». Et un rapport déclarait : « C'est une Eglise qui désire, aujourd'hui, traiter l'évangélisation comme la tâche commune de toutes les Eglises ».

Enfin, on remarquera cette affirmation du Dr Mackay, qui ne fut pas retenue alors mais qui avait une valeur, on peut dire, prophétique : « C'est aujourd'hui seulement que, pour la première fois, l'ensemble des Eglises, par les délégués officiels, s'engage à faire de l'évangélisation l'objet d'un même intérêt et d'une même consécration. »

En tout cas l'orientation fondamentale était donnée par ces mots du Dr H. Kraemer dans son discours « Une tâche universelle » : « Il est établi et reconnu, aujourd'hui, que les Eglises ont devant elle une tâche universelle. Mais une question bien plus importante est de savoir si et comment elles assumeront leurs responsabilités. Pour une entreprise de cette envergure, il ne suffit pas, comme au XVIIIe siècle, de quelques personnalités spirituelles et de petits groupes pleins d'ardeur. Il est tout d'abord indispensable que l'on saisisse de façon réaliste que l'Eglise, par sa nature et ses obligations, est un organe d'apostolat. Il est indispensable aussi que la mission de cette Eglise soit reconnue et aimée comme le privilège que Dieu accorde



Le Dr Visser t'Hooft, secrétaire général du C.Œ.E.

et comme la tâche qu'Il assigne à chaque membre d'église, à chaque communauté particulière, et à toutes les Eglises dans leur ensemble ».

L'évêque S.C. Neill déclarait, de son côté, d'une façon encore plus explicite : « Le problème de la mission mondiale de l'Eglise est le problème décisif posé au mouvement œcuménique ; si le mouvement œcuménique n'est pas, au premier chef, une tentative systématique d'évangélisation, il n'est rien qu'un jeu de l'esprit... »

D'ailleurs, dans la préface du rapport préparatoire à cette Assemblée d'Amsterdam on avait déjà lu : « Dès l'origine il a été reconnu que le C.Œ.E. ne serait pas viable si l'évangélisation ne dominait pas toutes ses préoccupations. » Toutefois, en dépit de ces déclarations, on assista, à Amsterdam, à un malaise des Jeunes Eglises : les problèmes restaient posés dans une perspective occidentale et non mondiale. La conscience de ce malaise engagea le mouvement œcuménique à s'inté-

resser de façon spéciale au problème de l'Asie. Le Dr Visser t'Hooft, secrétaire général du C.Œ.E., avait bien senti et dit que le Conseil ne serait vraiment un organe œcuménique que si les Jeunes Eglises avaient la possibilité de contribuer à ses travaux. Une telle intégration dans le travail du C. Œ. E. ne pourrait se faire que par l'intermédiaire du C. I. M. et, préparée par le Comité de Coordination, la réunion œcuménique suivante, à Bangkok, fut organisée sous les auspices du C. Œ. E. et du C. I. M. conjugués. Ce fut la première conférence chrétienne d'Asie orientale composée en majorité d'Asiatiques, inspirée et dirigée par eux. Une décision importante en sortit : la nomination par le C.I.M. et par le C. Œ. E. d'un représentant en Asie orientale, chargé de la liaison entre les Eglises et les Conseils chrétiens nationaux.

Vocation à l'unité et vocation du témoignage.

« Les Eglises du Conseil œcuménique acceptent de prendre conseil les unes des autres en vue d'apprendre du Seigneur Jésus-Christ quel témoignage il les appelle à rendre en commun dans le monde en son nom », dira peu de temps après le Comité central du C. Œ. E. réuni à Toronto (juillet 1950). Et c'est dans cette perspective d'évangélisation et d'intégration des Jeunes Eglises au sein du C. Œ. E. qu'on choisit, pour la seconde Assemblée mondiale, à Evanston, le thème de l'espérance.

Le Comité central, réuni à Rolle (Suisse) en août 1951, confirma cette orientation. Dans son rapport, le Dr Visser t'Hooft proposait d'envisager l'association entre C. I. M. en C. Œ. E. « à la lumière de la question beaucoup plus profonde de la relation authentique entre la vocation à l'unité et la vocation du témoignage. » Le document issu de la réunion de Rolle eut d'ailleurs pour titre « La vocation à la mission et à l'unité ».

En juillet 1952 eut lieu la Conférence missionnaire de Willingen (Allemagne), réunion du Comité élargi du C. I. M. ; tout l'accent y fut mis sur la place que la mission occupe au centre de l'Eglise du Christ envoyé par son Père dans le monde conformément aux exigences des Ecritures. « Il n'y a point de participation au Christ sans participation à sa mission auprès du monde. Ce qui donne son existence à l'Eglise lui donne aussi sa mission. « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie » (...) La division dans l'Eglise fausse son témoignage, fait échouer sa mission et contredit sa nature. »

A Willingen enfin on ne se contenta pas de parler de *mission et d'unité*, on parla de *la mission dans l'unité*. C'était encore poser le problème d'une intégration plus complète du C. I. M. au C. Œ. E. qui n'était possible que si ce dernier n'était pas dominé par une pensée occidentale.

« Sous la contrainte de l'impératif missionnaire ».

Plus tard, à Lund, en août 1953, on mit aussi l'accent, mieux qu'à Amsterdam, sur les rapports *de l'unité et de la mission*. « L'Eglise — écrit le rapport de cette Conférence — est, par sa nature même, une communauté qui évangélise avec une inéluctable obligation missionnaire. (...) C'est en obéissance à cette tâche missionnaire (...) que l'Eglise a expérimenté la valeur dynamique de son unité ». Et à cette occasion on rendait ce tribut aux Jeunes Eglises : leurs membres « ont contribué à la compréhension de notre tâche commune par un accent spécial qui a grandement enrichi nos discussions. Sous la contrainte de l'impératif missionnaire, ils ont découvert que le besoin d'unité n'est pleinement compris que s'il est mis en relation avec la grande tâche de l'évangélisation ». Une nouvelle fois, d'autre part, on insistait sur le fait que c'est l'unité des Jeunes Eglises qui a « révélé aux Vieilles Eglises la mesure tragique dans laquelle leur propre témoignage a été affaibli par leur séparation ».

Au début de 1953, le C. Œ. E., qui

> Du 10 au 20 janvier siège à Ibadan (Nigeria) *la première conférence œcuménique panafricaine*. Réunie deux jours après la fin de l'assemblée du C.I.M. à Ghana, cette Conférence suivie par plus de 200 délégués, en majorité africains, et par des dirigeants du C.I.M. d'une dizaine de pays non africains, doit étudier les sujets suivants : jeunesse, mariage et éducation chrétienne ; l'Eglise et la vie économique ; l'Eglise et la politique ; l'Eglise et la culture africaine ; les mouvements vers l'unité ; l'Eglise et les missions... Parmi les principaux orateurs : des évêques protestants africains, le romancier sud-africain Alan Paton, le Dr Visser't Hooft.
>
> Juste avant cette conférence s'était tenue, déjà à Ibadan, une consultation de six jours sur « Hommes et Femmes en Afrique d'aujourd'hui » sous les auspices du C.I.M. et du C.Œ.E. A l'ordre du jour figuraient des débats sur la polygamie, l'achat d'une épouse, la liberté du mariage, la limitation des naissances, le rôle des femmes dans la société, le rôle des laïcs dans le renouveau de l'Eglise.



Sortie de culte au temple de Moeraï, à Burutu (Polynésie).

avouait son besoin d'un « baptême asiatique », se réunissait en Inde, à Lucknow. Une réunion préparatoire à Toronto avait mis en évidence le désir des Jeunes Eglises de ne plus appartenir à deux organismes distincts, C. I. M. et C. Œ. E. : *elles espéraient un C. Œ. E. dont le C.I.M. serait l'organe d'évangélisation.*

Enfin ce fut l'Assemblée d'Evanston, en 1954, qui permit de vérifier de façon très nette, dans les enquêtes qui la préparèrent comme dans les rapports qui y furent faits, que le mouvement œcuménique retrouvait toujours davantage l'inspiration qui lui avait donné naissance.

A Evanston (1954).

A) *Les enquêtes :*

Une série d'enquêtes préparatoires avaient précédé la deuxième Assemblée du Conseil œcuménique à Evanston, aux U.S.A. Dès le début de la préface qui leur est commune, l'orientation y était clairement indiquée : « Les mouvements œcuménique et missionnaire de notre temps trouvent leur point de rencontre dans la conviction que c'est la *totalité* de l'Eglise qui est appelée à annoncer la *totalité* de l'Evangile à la *totalité* du monde. »



De même, le début de l'enquête sur l'évangélisation déclarait : « L'évangélisation est le thème œcuménique par excellence » et affirmait que les Eglises ne parviendraient à l'unité que par leur commune mission dans le monde. On y parlait de « la redécouverte du rapport réel entre la vocation missionnaire de l'Eglise et son appel à l'unité » ; on y soulignait que pour les Jeunes Eglises les distinctions entre « Eglises qui envoient » et « Eglises qui reçoivent » étaient périmées et qu'il leur paraissait nécessaire de réunir promptement le mouvement missionnaire (organisé dans le C.I.M.) et le mouvement pour l'unité (organisé dans le C. Œ. E.). En outre les concepts de mission et d'évangélisation étaient désormais pensés comme équivalents et un sens nouveau était donné au mot *œcuménique :* on parlait désormais de mouvement œcuménique pleinement intégré, d'évangélisation œcuménique.

C'est dans la même direction que s'orientait aussi le rapport de Foi et Constitution. Il est possible, y disait-on, que ce ne soit pas une recherche théologique formelle qui découvre la voie de l'unité, mais « il est peut-être réservé à l'Eglise dans son ensemble de manifester une nouvelle obéissance à son Seigneur dans sa mission ».

Les autres enquêtes également étaient engagées dans la perspective missionnaire. Au thème principal de l'espérance étaient reliés de façon intrinsèque les thèmes sous-jacents d'unité et d'évangélisation. Comme l'avait dit le Dr C.-W. Ranson, secrétaire général du C.I.M., « la tâche centrale qui a été confiée à l'Eglise est de prêcher l'Evangile jusqu'aux extrémités de la terre et jusqu'à la fin des temps... Les fondations de l'Eglise reposent sur cette mission universelle... Dieu conduit le monde vers son accomplissement par la mission de l'Eglise. Sans cette vérité fondamentale cette grande Assemblée ne peut avoir de raison d'être ».

B) *Les rapports :*

Egalement dans les rapports qui furent présentés à Evanston on constate combien la Conférence fut caractérisée par l'accent mis sur la conjonction des mouvements œcuménique et missionnaire.

Ce fut le cas tout d'abord du rapport de la Commission consultative, document particulièrement important, qui fut établi avec un soin exceptionnel, puisqu'il connut trois rédactions successives, lesquelles furent soumises pour critiques aux Eglises dans le cours de leur élaboration. On mesura à cette occasion l'influence toujours plus grande des Jeunes Eglises : comme *la mission* n'apparaissait pas assez au cœur du rapport, leurs critiques furent très vives et la dernière rédaction se fit dans la perspective qu'elles réclamaient. C'est ainsi que l'aspect *mission* se trouva placé au centre même de la dernière rédaction ; le paragraphe final disait de façon explicite : « Témoigner devant le monde de l'espérance du monde, c'est la raison même de l'existence de l'Eglise et c'est à quoi tend tout ce que nous avons dit. » Autrement dit, on reconnaissait que c'était la mission qui donnait sa structure à ce rapport.

Toute une théologie de l'Eglise y était exposée, insistant sur le fait que l'Eglise est *eschatologique, missionnaire, une* et *repentante,* et que ces quatre caractères se conditionnent mutuellement : l'eschatologie commande la mission « parce que la mission de l'Eglise est orientée vers un au-delà de l'histoire »... ; elle est liée à son unité, parce que « cette unité relève de l'ultime structure de la réalité » ; la repentance aussi est liée à la mission parce que trop de chrétiens « sont indifférents à ce qu'exige la mission mondiale de l'Eglise ». Et de tous ces éléments, il semble bien que la mission apparaisse comme le plus essentiel : c'est dans la mission que l'Eglise découvre sa propre nature. Dans cette ecclésiologie qui se faisait jour à Evanston, l'accent était mis sur la mission de l'Eglise définie comme association à l'œuvre même de Dieu dans l'accomplissement de son dessein.

Le rapport de « Foi et Constitution » de son côté ne prend ses véritables dimensions que dans la perspective missionnaire. Parlant de l'unité il affirmait la nécessité de « comprendre que l'unité accordée à l'Eglise et les dons qui la mettent à même de manifester cette unité ne lui sont pas donnés pour elle-même, en tant que société terrestre, mais pour le monde auquel elle se doit ». Parlant de la division des chrétiens, il précisait qu'elle est coupable parce qu'elle empêche la mission, « parce qu'elle empêche les hommes de croire que l'expiation opérée par le Christ est vraiment opérante, tout comme l'Evangile de la réconciliation est souvent contredit par la vie de ceux qui le proclament ».

" Prendre au sérieux la mission de l'Église ".

Enfin, des rapports des autres sections on pourrait citer bien des passages confirmant cette mise en évidence du lien toujours plus net entre la mission et l'unité. On y retrouve sous les formulations à peine différentes les traits soulignés par les enquêtes préparatoires.

Il ressort de tout cela l'impression que, plus encore que la notion d'espérance, c'est la réalité même de l'Evangile à apporter au monde qui fait l'unité des rapports présentés à Evanston. Le Dr Visser t'Hooft avait d'ailleurs souligné, lui aussi, la relation de l'espérance et de l'évangélisation : « Prendre au sérieux le

Royaume de Dieu signifie prendre au sérieux la mission de l'Eglise dans le monde et pour lui... ».

Evanston et les rapports entre le C. I. M. et le Conseil Œcuménique.

En ce qui concerne les rapports étroits qui se sont progressivement établis entre le mouvement œcuménique et le mouvement missionnaire — ce dernier ayant, dans cet ordre d'idées et de faits, joué un rôle particulièrement important — il est aisé de voir quelle étape nouvelle Evanston a fait franchir à leur coordination.

Tout d'abord, on observe que la perspective d'une fusion du C.I.M. et du Conseil œcuménique n'a pas été exclue, bien que le Comité de Coordination n'ait pas voulu alors une solution aussi radicale. Son secrétaire, le Dr Norman Goodall, rappela qu'il y avait d'un côté comme de l'autre « un égal désir croissant d'éviter les organisations qui se doublent et se recouvrent en entraînant la confusion : de là l'extension avec laquelle la formule « en association avec » avait été vécue ces dernières années ». S'il signala diverses difficultés s'opposant à une fusion pure et simple des deux organismes (le désir du C.I.M. de chercher à découvrir d'autres voies et moyens par lesquels l'union inséparable de la mission et de l'unité pourrait être manifestée par des faits de façon plus convaincante dans la vie du C.Œ.E. et du C.I.M. ; le fait que l'un est un « Conseil des Eglises », l'autre un « Conseil des Conseils ») il se plut à rappeler « la conviction d'une grande partie de l'opinion que les deux organismes répondent au même appel et au même but ». Et il souligna que « tandis qu'ils progressent vers une profonde association mutuelle, l'un et l'autre ont nommé à nouveau un Comité de Coordination restreint (lui donnant un secrétaire à plein temps, qui sera à la fois membre des deux secrétariats) pour continuer à travailler à quelques-unes de ces

Le statut du Comité de Coordination (fixé par le Comité Central du Conseil œcuménique après Evanston).

Le Comité de Coordination sera pour le C.Œ.E. et le C.I.M. un comité consultatif. Il n'aura aucune autorité pour agir indépendamment en son propre nom. Ses fonctions seront les suivantes :

1° aider les deux organismes à maintenir en bonne évidence, devant leurs Eglises-membres et leurs conseils constituants, leur commune responsabilité pour la propagation de l'Evangile et la mission mondiale de l'Eglise ;

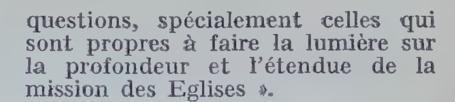
2° étudier les aspects majeurs des tâches communes incombant aux deux organismes et faire des recommandations spécifiques concernant leurs programmes d'action ;

3° contrôler les méthodes de coopération des deux organismes et en suggérer de nouvelles ;

4° dans la mesure où cela découlera de ce qui précède, continuer d'étudier, en matière d'organisation, les implications du développement de leurs relations mutuelles, par exemple :

a) l'étude des voies et moyens par lesquels les conseils membres du C.I.M. peuvent être appliqués d'une manière constructive au travail du C.Œ.E., et les conseils nationaux des Eglises dans les régions de vieilles Eglises au mouvement missionnaire ;

b) l'étude des avantages, inconvénients et implications d'une fusion intégrale du C.I.M. et du C.Œ.E.



questions, spécialement celles qui sont propres à faire la lumière sur la profondeur et l'étendue de la mission des Eglises ».



Nos deux photos :

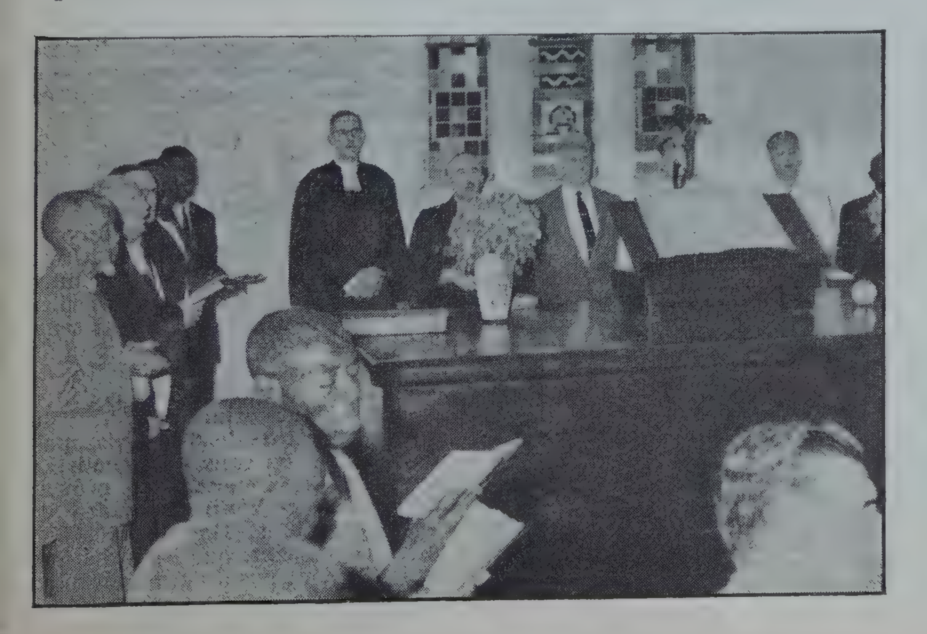
Un culte à Douala (Cameroun) dans le Temple du Centenaire, pour la fête de l'Indépendance des Églises camerounaises

Les décisions prises à Evanston reflètent bien ces préoccupations : il fut demandé aux Eglises d'accorder une priorité, dans le budget du Conseil œcuménique, à la Commission des Eglises pour les Affaires internationales, commission qui, on le sait, dépend simultanément du Conseil œcuménique et du C. I. M. Fait plus important encore : cette coordination s'étendait de façon constitutionnelle au secteur de l'étude et de l'information. Une nouvelle section, celle des « Etudes missionnaires » faisait son apparition dans la division des Etudes au titre du nouveau règlement. Enfin, l'Assemblée d'Evanston recommanda au Comité Central la création d'un département d'aide aux Eglises dans leurs efforts pour exercer une influence dans les questions raciales et ethniques.

L'influence des Jeunes Eglises dans cette évolution.

En insistant à plusieurs reprises jusqu'ici sur le fait que c'était l'impératif missionnaire qui avait en grande partie commandé l'évolution du mouvement œcuménique, nous avons indirectement souligné le rôle important joué dans ce sens par les Jeunes Eglises.

Or leur influence n'a cessé de se développer depuis Evanston. Les principaux thèmes relevés dans ce qui précède (primat de l'évangélisation, ses rapports intrinsèques avec l'unité, conscience de la valeur dynamique de celle-ci) ont évidemment été tout d'abord vécus et pensés par les Jeunes Eglises. Et c'est dans cette ligne que se situent les perspectives dégagées à Evanston. Tel discours du Dr C. W. Ranson soulignait d'ailleurs l'idéal missionnaire d'unité qui était à la base de l'Assemblée d'Evanston : «Nos discussions sur la nature de l'Eglise et le contenu de la foi chrétienne seront stériles si elles ne provoquent pas un renouveau de la proclamation de l'Evangile et une nouvelle obéissance qui lancera l'Eglise dans le monde entier comme une commu-



nauté qui évangélise et qui prêche l'Evangile à cette génération. »

La question de la coordination des deux Conseils arriva d'autre part au premier plan des préoccupations en raison de l'impatience des Jeunes Eglises. Le secrétaire du Comité de Coordination avait montré qu'il s'agissait exactement de réaliser « la mission dans l'unité » exigée tant par la nature de l'Evangile que par les besoins de l'époque.

Entre temps deux expériences nouvelles ont particulièrement fait ressortir l'importance toujours croissante des Jeunes Eglises : la réunion de l'Eglise de l'Inde du Sud et la Conférence de Prapat.

L'Eglise de l'Inde du Sud, expérience pilote.

En 1947, les églises anglicanes de quatre diocèses de l'Inde, de Birmanie et de Ceylan se réunissaient à des églises d'appartenance méthodiste, presbytérienne et congrégationaliste du Sud de l'Inde sur la base d'une structure épiscopalienne de type anglican ; toutefois aucune reordination n'était intervenue pour ceux des ministres qui exerçaient leur ministère dans ces églises avant leur réunion.

Cette réunion avait commencé par un regroupement des différentes églises fondées par des missions presbytériennes — britanniques ou américaines. Puis on avait assisté à un rapprochement de ces églises regroupées avec les églises congrégationalistes, rapprochement qui devait aboutir en 1908 à la création de l'« Eglise unie de l'Inde du Sud ». Onze ans plus tard celle-ci tentait de se rapprocher à son tour de l'Eglise anglicane à la Conférence de Tranquebar. Une résolution à cet effet disait : « Nous croyons que trois éléments scripturaires doivent être conservés : 1° l'élément *congrégationnel*, représentant « l'Eglise entière », où « tout membre » ayant accès à Dieu, chacun y exerce son propre don pour le développement de tout le corps ; 2° l'élément *délégué organisé, ou presbytérien*, par lequel l'Eglise pourrait s'unir dans une Assemblée générale, des synodes ou des conseils ; 3° l'élément *représentatif, exécutif ou épiscopal*. Ainsi les trois éléments, desquels aucun n'est absolu ou suffisant sans les autres, devraient être inclus dans l'Eglise de l'avenir, car nous ne visons pas à un compromis pour le bien de la paix, mais à la compréhension pour le bien de la Vérité. »

Les méthodistes intervinrent à leur tour dans les négociations quelques années plus tard. Sympathiques aux anglicans et soucieux d'unité entre les Eglises locales, ils furent des intermédiaires particulièrement actifs entre les deux parties. Si bien qu'en 1947 ce fut la fusion par la création de « l'Eglise de l'Inde du Sud ».



A Khariar, en Inde, un pasteur prépare une équipe d'évangélisation.

Elle fut solennellement annoncée par l'évêque (anglican) de Travancore dans sa cathédrale, jusqu'alors anglicane, de Madras : « Les diocèses de Madras, Travancore et Cochin, Tinnevelly, et Dornakal, de l'Eglise de l'Inde, de Birmanie et de Ceylan ; — les conseils d'Eglise de Madras, Maduras, Malabar, Kannada, Telegu et Travancore de l'Eglise Unie de l'Inde du Sud ; — l'Eglise méthodiste du Sud de l'Inde... sont devenues *une seule Eglise du Sud de l'Inde* et les Evêques, Presbytres, Diacres et « Probationers » qui ont adhéré à la Base d'Union et accepté la constitution de l'Eglise du Sud de l'Inde (dont les noms sont déposés sur cette table sainte) sont Evêques, Presbytres et Diacres de cette Eglise : au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ». (On sait que depuis lors l'Eglise établie d'Angleterre — anglicane — a accepté une intercommunion limitée avec cette Eglise de l'Inde du Sud et on se souvient (cf. *I.C.I.* nos 5-6, 9, 13, 25 et 28) — des remous que cette décision provoqua dans les rangs des anglo-catholiques.)

Des tractations se poursuivent d'autre part entre l'Eglise de l'Inde du Sud et les églises luthériennes de cette région, mais jusqu'ici elles n'ont pas abouti, les luthériens semblant voir dans l'Evangile seul le principe constitutif de l'Unité de l'Eglise, tandis que l'Eglise de l'Inde du Sud y ajoute celui de la forme du gouvernement de l'Eglise (épiscopal, presbytérien ou congrégationaliste). Il est toutefois impossible de prévoir aujourd'hui ce qu'il adviendra de ces négociations. Rappelons seulement, en passant, que les luthériens ne se tiennent pas à l'écart du mouvement œcuménique : organisés en

Anglicanisme et union au plan des Jeunes Églises.

« Nul corps chrétien ne se préoccupe de réunion autant que l'Anglicanisme. Il n'y a guère d'année où ne paraisse une demi-douzaine de livres consacrés à cette question ; à certains moments où elle est d'une plus grande actualité, c'est douze ou quinze qu'il faudrait dire. C'est que le problème est urgent pour lui. Il est inscrit, en quelque sorte, dans la structure même de la *Church of England*, réformée sans être vraiment protestante, et demeurée « catholique » d'inspiration et de désir, sur plus d'un point important, sans être ni romaine ou papiste, ni scolastique... L'Anglicanisme a joué, de fait, un rôle extrêmement important dans la naissance et les trois premières décades du Mouvement œcuménique, en particulier dans la ligne *Faith and Order* (Foi et Constitution) dont on peut dire qu'elle reflète, dans sa problématique et sa méthode elles-mêmes, le tempérament de l'Anglicanisme : ne s'agissait-il pas d'élargir l'agrément des Communions chrétiennes dans un sens « Catholic », de les amener à l'Intercommunion, puis à la « Full Communion »?

« (...) Dans le Royaume-Uni même, les conversations se poursuivent entre Anglicans et Non-Conformistes. Mais les Jeunes Eglises dans les pays de missions, pour lesquelles l'unité est plus vitale encore, et que les vieilles querelles intéressent peu, poussent activement à des fusions immédiates : après Kikuyu en 1913, il y a eu le *South India Scheme* (le Projet de l'Inde du Sud) et l'union en 1947... »

(Y. Congar : « Courants de pensée dans l'Anglicanisme » ; *Istina*, avril-juin 1957.)

fédération mondiale, ils participent au Conseil œcuménique.

En tout cas, dès maintenant, l'exemple de l'Eglise de l'Inde du Sud constitue une puissante force d'attraction, en ceci qu'elle a triomphé des barrières ecclésiastiques devant la nécessité d'annoncer dans l'unité le message évangélique au peuple indien. Cette attraction s'est fait sentir à Evanston où l'Eglise de l'Inde du Sud est apparue comme une expérience pilote, un appel à l'unité lancé à toutes les Eglises, le symbole et la preuve anticipée de ce qui arriverait si toutes les Eglises se soumettaient au jugement de la Parole de Dieu (« Qu'ils soient un afin que le monde croie »). Son exemple rappelle enfin que c'est seulement dans la proclamation de l'Evangile que l'unité est donnée à l'Eglise, et dans la prise de conscience de sa responsabilité en pratique.

Répercussion dans les vieilles Églises.

Mais la constitution de l'Eglise de l'Inde du Sud a eu une conséquence plus importante : son exemple a fini par frapper les Vieilles Eglises et les a remises en face de leurs responsabilités. Les conférences tenues entre les Eglises anglicane et presbytérienne d'Angleterre en 1956-1957 ont témoigné de l'effet frappant que l'expérience de l'Eglise de l'Inde du Sud a eu en Europe même. « A aucun stade des conversations — lit-on dans le compte rendu de ces conférences — on ne pouvait oublier que les Eglises relevant des traditions représentées ici avaient déjà trouvé une voie vers l'unité organique dans ces dernières années. Même en tenant compte pleinement de la grande différence des conditions de l'Inde du Sud et de la Grande-Bretagne, la réalisation de l'union des Eglises de l'Inde du Sud constitue un défi qui ne peut être ignoré. Car la chose la plus significative dans la constitution de l'Eglise de l'Inde du Sud n'est pas un élément imposé par les conditions locales, mais le principe que la restauration de l'unité inclut un processus par lequel chacune des Eglises qui s'unissent partage avec les autres les dons les plus précieux qu'elle a reçus au long de la ligne historique de sa tradition, et désire aussi recevoir le meilleur des autres. » (Cette dernière phrase est particulièrement significative de l'esprit qui anime ce courant de l'œcuménisme.) « Que l'union dans l'Inde du Sud ait démontré que cette sorte d'unité entre épiscopaliens et presbytériens est une possibilité concrète et non un rêve de théoriciens, cela faisait partie de l'arrière-plan des conversations ».

Et dans la suite du texte, l'aspect *mission* revient au premier plan : « (...) Si « les Eglises » dans leur état de séparation ne peuvent manifester l'intégrité et la plénitude de l'être véritable de l'Eglise, elles ne peuvent non plus, par ce même défaut, mener à bien la mission de l'Eglise dans le monde avec toute son efficacité. La désunion dans le témoignage et la mission n'équivalent pas seulement à un gaspillage ruineux de ressources limitées, mais aussi à une contradiction profondément dommageable entre le message de la vie, entre le témoignage, porté par la Bible et l'unité de l'Eglise, et les « Eglises » divisées cherchant à répandre un même évangile... Ces vérités ont été mises en avant avec une force particulière dans le contexte des tâches missionnaires ainsi que par les chefs des « Jeunes Eglises »... Mais l'unité est-elle seulement « désirable » dans les régions des Anciennes Eglises, et non pas « impérative » comme dans celles des Jeunes ? (...) La contradiction entre le message et la vie n'est-elle pas un fait plus nuisible là où elle a été plus longtemps un trait reconnu et prévu du message chrétien? Quoi qu'il en soit, dès le début de ces conversations, c'était un point d'accord que chaque pas vers l'unité serait aussi un pas vers une prédication de l'Evangile plus puissante et plus persuasive, et que ce fait nous chargeait, étant donné les conditions de notre pays, d'un poids spécial de responsabilité. »

On voit par là que les répercussions de la fondation des Jeunes Eglises risquent d'être en fin de compte, à cause de l'accent mis par elles sur la mission, un renversement des barrières entre les Eglises en Occident même.

La Conférence de Prapat (1957).

Ainsi, avec l'évolution du nationalisme indien, dont les missionnaires les plus lucides avaient mesuré depuis longtemps déjà les conséquences pour l'évangélisation en Inde, c'est-à-dire que les missions ne pourraient plus désormais refléter uniquement les Eglises européennes ou américaines, était finalement née l'Eglise de l'Inde du Sud.

Mais ce n'est pas la seule expérience dans ce sens. La Conférence chrétienne d'Asie orientale, tenue à Prapat (Sumatra) en mars 1957, offre un autre exemple de cette prise de conscience. Et cette fois, aux dimensions même du continent asiatique.

Déjà envisagé en 1938, un secrétariat du mouvement œcuménique pour l'Asie orientale avait été créé en 1949 à la conférence de Bangkok. Celle-ci recommandait la nomination d'un secrétaire relevant à la fois du Conseil œcuménique et du C.I.M. pour le travail à effectuer dans les Eglises et les conseils chrétiens de l'Est Asiatique. Dès 1951 il eut à sa tête le Dr Manikam, secrétaire du Conseil chrétien national de l'Inde. Ce dernier travailla à faire pénétrer l'idée œcuménique dans les différentes églises en leur



Dans une pouponnière protestante à Banganste (Cameroun).

faisant prendre conscience en même temps de la tâche qui leur incombait dans l'évangélisation de l'Asie. Cependant, sous l'effet de la révolution sociale engagée sur ce continent, un danger de régionalisme se fit assez vite sentir. En 1955 se fondait le Conseil asiatique pour la mission œcuménique, lequel menaçait de déborder les cadres du C.Œ.E. et du C.I.M. Certains crurent même à un Bandoeng ecclésiastique. Mais le C.Œ.E., qui avait souvent manifesté le souci d'éviter que le regroupement des Eglises — dans le but de faire face aux mêmes difficultés, de mettre en commun leurs expériences, et de travailler de concert à évangéliser le Sud-Est asiatique — n'entraînât au régionalisme dans le mouvement œcuménique, s'émut de l'évolution qui se dessinait. Ses dirigeants et ceux du C.I.M. provoquèrent alors avec les dirigeants du Conseil asiatique nouvellement formé une Conférence non officielle. Elle fut tenue à Bangkok en 1956, et c'est là que se forma le projet de la conférence de Prapat qui devait, en mars 1957, avoir pour thème central « la tâche commune d'évangélisation du Sud-Est asiatique ». Ce qui s'en dégage essentiellement c'est la prise en charge de *toute* cette région, la mise en commun de *toutes* les ressources pour répondre aux exigences missionnaires et sociales. Il fut même envisagé à Prapat un séminaire commun pour toute l'Asie, qui serait situé en Inde.

Le partage des expériences.

D'autre part, dans quatre ans, doit se tenir une conférence asiatique à l'organisation de laquelle on travaille déjà activement : elle réunira des délégués du C.Œ.E. et des Conseils membres du C.I.M. en Asie, et les Eglises d'Australie et de Nouvelle-Zélande, qui y seront invitées, y auront droit de vote.

Un comité intérimaire existe déjà et le programme du secrétariat et de la Conférence qui est fixé prévoit une enquête sur la mission de l'Eglise en Asie orientale, des consultations sur les questions d'action missionnaire communes aux Eglises de cette région, un encouragement à la participation des Eglises et des Conseils d'Asie aux programmes et activités du C.I.M. et du C.Œ.E., des visites aux Eglises et aux Conseils de cette réunion, un encouragement à un contact plus étroit avec partage réciproque des expériences entre Eglises asiatiques, un échange de renseignements sur les besoins en personnel en Asie orientale, etc.

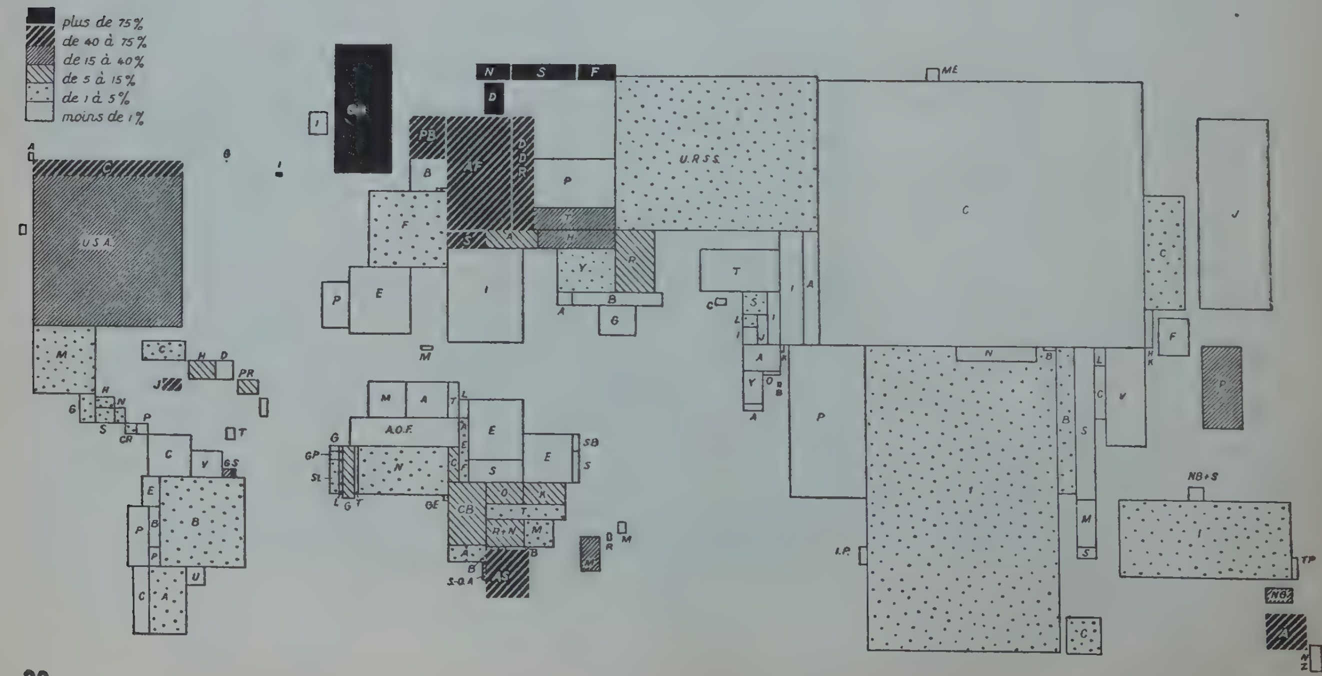
Autrement dit, cette conférence à venir signifie la prise en charge par les Eglises d'Asie de leur responsabilité missionnaire dans la partie du globe où elles sont situées. On verra des missionnaires philippins travailler désormais en Thaïlande, et l'Eglise de l'Asie du Sud de son côté cherche un terrain nouveau pour son activité missionnaire.

C'est-à-dire que, dans la mesure où le mot de Jeunes Eglises voulait jusqu'ici dire Eglises dépendantes de celles d'Occident, les Jeunes Eglises méritent aujourd'hui un autre nom. Elles sont devenues des Eglises d'Asie, majeures, conscientes de leurs propres responsabilités missionnaires et sociales. Une ère de rapports nouveaux avec les Vieilles Eglises s'ouvre pour elles, une ère de rapports fraternels dans l'indépendance. La formule définitive de cette collaboration nouvelle n'a toutefois pas encore été trouvée.

C'est ici que le C.Œ.E. prend toute son importance comme organe régulateur. Il fait de la prise de conscience régionale des Eglises de l'Asie du Sud-Est un tremplin pour la coopération et la fraternité entre les Eglises. Les Eglises d'Asie, membres du C.Œ.E., participent désormais à ce dernier sur un plan d'égalité avec celles d'Europe et d'Amérique et prennent conscience avec elles de l'universalité de l'Eglise. Leur organisme régional n'est qu'un organe d'évangélisation de l'Eglise universelle et un instrument de collaboration avec les autres Eglises du monde.

« Notre tâche, c'est *une* Eglise, qui a *une* mission, dans *un* monde,

Répartition des chrétiens non catholiques (et non orthodoxes) dans le monde





Vue de la salle de l'Assemblée œcuménique d'Evanston (1954).

auprès de l'homme *tout entier* » déclarait l'évêque Chantu-Ray à la Conférence de Prapat, et le Dr N. T. Niles disait plus explicitement encore : « L'organisme régional ne doit pas être simplement un corps représentatif des Eglises d'Asie ; il doit être un organe fonctionnel, cherchant à exprimer la totalité de l'« Oikoumené » en Asie ».

Grâce au C.Œ.E. et au C.I.M. les Eglises du Sud-Est asiatique ont donc mis sur pied un organisme ecclésiastique qui se veut l'expression de l'Eglise dans son ensemble, avec des visées directement missionnaires.

Enfin, une évolution semblable s'annonce chez les Eglises protestantes d'Afrique et d'Amérique du Sud et on se trouve donc en présence d'une même volonté de regroupement qui a toutes les chances d'aboutir, là aussi, à la création d'un organisme régional de caractère fonctionnel analogue à celui de la Conférence chrétienne d'Asie orientale.

D'Edimbourg (1910) à Ceylan (1960) où doit se tenir la troisième Assemblée du Conseil œcuménique qui aura à décider de l'intégration du C.I.M. au C.Œ.E., il y a donc une ligne continue : l'impulsion et en définitive l'inspiration du mouvement œcuménique sont venues des préoccupations essentiellement missionnaires des Jeunes Eglises. C'est à elles que le mouvement œcuménique doit d'avoir découvert les lignes directrices de son évolution ; ce sont elles aussi qui ont amené la création des Unions régionales où l'on peut voir le présage de l'unité future. Enfin il semble que ce soit sur la base de ce *régionalisme dans une perspective universelle* que se réalisera la fusion harmonieuse du C.I.M. et du C.Œ.E.

* * *

On se sera sans doute demandé, à la lecture de cette brève analyse de l'évolution des rapports entre les organismes missionnaires protestants et le mouvement pour l'unité, d'où vient que les Eglises issues de la Réforme puissent concevoir un lien étroit entre la nature de l'Eglise et sa mission d'évangélisation en ayant le sentiment d'une *re-découverte*. Et comment elles ont pu aussi *redécouvrir* le sens du caractère universel de l'Eglise.

Cette question que se pose le lecteur catholique, les militants du mouvement œcuménique se la sont également posée. Et l'un d'eux notamment, le Dr C. W. Ranson, secrétaire du C.I.M., l'a abordée avec beaucoup de franchise. Dans un article intitulé « La mission chrétienne mondiale dans la perspective de l'histoire » et publié par la *International Review of Missions* (octobre 1954), il écrivait que le sens du caractère œcuménique de l'Eglise s'était momentanément obscurci contre l'intention des grands réformateurs et en raison des circonstances défavorables que créèrent les luttes qu'ils durent mener pour affermir la Réforme. En fait, disait-il, les affirmations fondamentales de Luther, par exemple — retour à la foi apostolique, sacerdoce, expérience personnelle, affirmation publique de la justification par la foi — contenaient tout ce qui était propre à préparer la voie à l'expansion missionnaire. A l'époque de la Réforme, toutefois, on n'avait pas conscience de ces implications. Le Dr Ranson exposait que c'étaient alors les forces de la Contre-Réforme « qui gardaient vive à l'intérieur de l'Eglise l'idée de l'obligation missionnaire universelle » et que « pendant plus de deux siècles » persista au sein du protestantisme une vue opposée, consistant à croire que le commandement de prêcher l'Evangile à toutes les nations n'avait été donné qu'aux seuls Apôtres.

Il fallut le piétisme allemand au XVIIIe siècle (mouvement à l'origine de l'expansion missionnaire protestante) pour redonner à l'Eglise de la Réforme le sens missionnaire et celui de la vocation œcuménique « maintenant si largement répandue dans le protestantisme ». Le Dr Ranson estimait enfin que le sens redécouvert de l'universalité de l'Eglise et de sa mission pose des questions très importantes dont la réponse ne peut venir que du concours « de la théologie scientifique et de la stratégie missionnaire ». Les théologiens protestants, à son avis, ne s'étaient pas assez préoccupés jusqu'alors du problème missionnaire.

Légitime expression chrétienne et cultures diverses.

Et, désireux d'apporter lui-même sa contribution à la recherche de cette réponse dont il soulignait l'importance, il écrivait : « Le problème du confessionnalisme mondial et de l'unité locale pose des questions étroitement connexes : quelle est la nature de l'unité que le Christ veut pour son Eglise et quelle est la relation de l'unité de l'Eglise à sa mission envers un monde incroyant ? Le comportement de l'Eglise au temps de la Réforme, sa réaction contre l'assimilation d'une forme de culture, tandis qu'elle en acceptait (au moins partiellement) une autre, posent le vieux problème des relations de l'Eglise à la culture dans laquelle elle vit. C'est là une des plus persistantes et plus fondamentales questions missionnaires qui nous pressent, non moins par la situation missionnaire contemporaine que par l'histoire de l'Eglise. L'Evangile est communiqué par le véhicule d'une culture (langage, formes de pensée, d'art, etc.). La vie de l'Eglise ne peut être séparée du milieu culturel. Comment alors pouvons-nous distinguer entre une légitime expression chrétienne dans une culture donnée et ce qui n'est qu'identification infrachrétienne avec cette culture ? »

C'est à ces questions que s'efforce de répondre aujourd'hui le mouvement œcuménique. Et, en tout cas, la mission qui avait ouvert ses premières perspectives est toujours davantage l'élément fondamental de la recherche de l'unité chez nos frères protestants, et l'objectif final de celle-ci.

A propos de deux études récentes :

KARL BARTH

Les éditions Aubier viennent de publier les études monumentales du P. Bouillard, S.J., sur Karl Barth. La première : « Genèse et Evolution de la Théologie dialectique » retrace l'histoire de la pensée du grand théologien protestant et du groupe des théologiens qui subirent son influence : Bultmann, Gogarten, Emil Brunner. La seconde étude analyse le contenu de l'ouvrage magistral de Karl Barth : la « Dogmatique ».

A la veille de la semaine de l'Unité, l'importance de cette rencontre d'un théologien catholique avec le plus grand théologien protestant vivant doit être soulignée : dans son introduction, le P. Bouillard souligne qu'il désire établir un dialogue et non prononcer un jugement. Le dialogue est riche de réflexion, non seulement sur l'œuvre de Barth, mais sur des problèmes qui se posent à la conscience chrétienne :

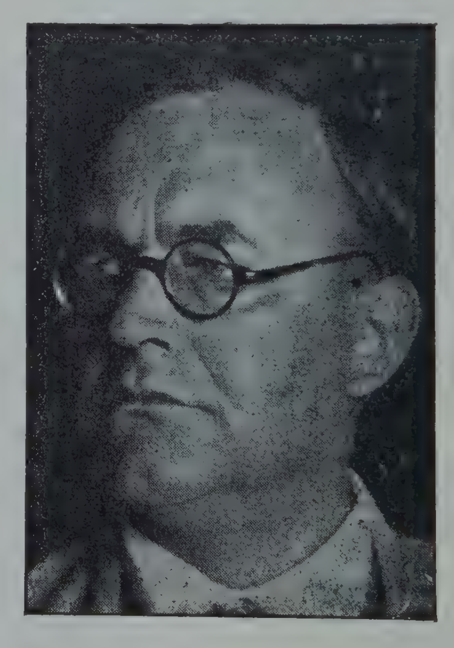
Karl Barth, dans toute son œuvre, pose la question du rapport de l'homme à Dieu de manière radicale, et nous incite à une réflexion radicale sur les rapports de la nature et de la grâce.

Mais, pour être fructueux, ce dialogue doit s'établir dans la loyauté : Barth lui-même a déclaré que la dogmatique était une dogmatique d'Eglise ; il s'est affirmé comme Réformé. Si le P. Bouillard ne cache pas son admiration pour l'œuvre de Barth, s'il estime qu'un dialogue véridique doit partir des prémisses de Karl Barth, il engage ce dialogue comme théologien catholique. Le dialogue doit être confrontation en lumière et en vérité ; l'effort des catholiques vers l'unité doit être un effort conscient de la vérité dont l'Eglise est la dépositaire.

* * *

On aimerait découvrir la figure du théologien qui domine la pensée protestante depuis plus de trente ans ; mais cette figure s'efface devant l'œuvre réalisée. Karl Barth est né à Bâle en 1886 ; il a fait ses études théologiques à Berne, sous la direction de son père qui était pasteur. En 1909, il devient lui-même pasteur ; il découvre la question sociale et adhère au parti social-démocrate en 1915. Dès cette époque, il est hanté par le désir de renouveler la théologie : sa première grande œuvre est le « Commentaire de l'Epître aux Romains » ; son œuvre la plus célèbre et la plus importante est la « Dogmatique » dont le premier volume parut en 1935. Il a enseigné la théologie en Allemagne d'abord, puis en Suisse, à Bâle, après l'avènement du Nazisme auquel il s'est violemment opposé : il abhorrait le mépris de l'homme professé par le Nazisme, et la « contrefaçon » religieuse présentée au peuple allemand.

Karl Barth a édifié une œuvre théologique, dans les subtilités de laquelle notre propos n'est pas d'entrer. Mais son influence a dépassé les cercles savants, capables de lire et d'interpréter ses ouvrages. Il a été l'artisan d'un renouveau de la pensée et même de la spiritualité protestante. Que représente-t-il donc ?



Au XIXe siècle et au début du XXe siècle, triomphait ce que l'on a appelé le protestantisme libéral, dont le principal inspirateur fut Schleiermacher : l'élément spécifique de la religion est constitué par notre expérience religieuse, le sentiment de notre dépendance à l'égard de Dieu.

C'est contre cette tendance générale qu'a réagi Karl Barth : La Révélation de Dieu, et non l'expérience religieuse de l'homme, constitue la vérité religieuse. La relation de l'homme à Dieu est, d'abord et avant tout, une relation voulue par Dieu. Et Dieu est l'Incompréhensible, le « Tout Autre », absolument libre à l'égard de l'homme. C'est cette intuition fondamentale de la transcendance de la révélation par rapport à la religion, du Dieu « absolument autre », qui a marqué un tournant du protestantisme : c'est elle qu'ont vivement ressentie les penseurs protestants, comme Gogarten, Bultmann, Brunner — qui devaient suivre des voies très différentes de celle de Karl Barth.

A partir de cette intuition, la pensée de Barth s'est développée avec une rare liberté d'allures : Barth n'a jamais caché son peu de sympathie pour les « barthiens ». Si, dans ses premières œuvres comme le « Commentaire de l'Epître aux Romains », il semble découvrir Dieu dans la négation de la créature, il souligne, dès les premiers volumes de la « Dogmatique », que Dieu se révèle, non dans une négation de l'homme, mais dans sa propre Parole. Au sein même de ce monument qu'est la « Dogmatique », se produit une évolution : Karl Barth médite de plus en plus sur l'Incarnation de Dieu, et c'est le Christ, le Verbe fait Chair, qui est, en définitive, le centre de sa théologie : la Divinité du Dieu vivant, souligne-t-il dans un ouvrage au titre significatif, « l'Humanité de Dieu » (1956), se manifeste dans son dialogue avec l'homme.

La Parole de Dieu, identique à la grâce, est Dieu se révélant dans le Christ. Dans le Christ s'établit l'unique relation de Dieu et de l'homme ; dans la foi au Christ, l'homme se découvre créature. Barth rejette toute connaissance naturelle de Dieu ; il refuse d'admettre une analogie de nature entre l'homme et Dieu et une coopération humaine dans les rapports de l'homme et de Dieu. Sur tous ces points — il s'oppose vivement à la pensée catholique.

Ce radicalisme de la pensée de Karl Barth — parce qu'il a obligé de très nombreux protestants à s'interroger de manière radicale sur Dieu et les rapports de l'homme à Dieu, — a éveillé ou développé une exigence chez ceux mêmes des protestants — et ils sont nombreux — qui n'adhèrent pas à la doctrine de Karl Barth : c'est dans la vérité de Dieu que peut seulement se fonder la vie religieuse.

Les catholiques jugent que la vision barthienne de l'Incarnation est partielle et par-là même faussée par ce qu'elle semble méconnaître la dignité d'une nature humaine déchue mais faite à l'image de Dieu et réhabilitée par le Christ. Mais ils peuvent juger Karl Barth comme un grand penseur religieux, animé d'un sentiment de la transcendance divine et d'un amour du Christ qu'ils ressentent également.

TOUR D'HORIZON (suite)

CINQ QUESTIONS

Dans notre précédent numéro, nous tentions de répondre à sept questions que 1957 avaient plus particulièrement posées à l'Eglise. Ces questions intéressaient surtout des pays ou des ensembles géographiques. Pour achever ce rapide tour d'horizon, nous présentons cette fois-ci, cinq questions d'un ordre sensiblement différent : elles concernent l'œcuménisme, les jésuites, l'Action catholique et les missions.

1 L'Église face à l'œcuménisme ?

— Quelle est l'attitude de l'Eglise face aux questions œcuméniques? Y manifeste-t-elle de l'intérêt, et comment?

— Les catholiques sont de nos jours informés des activités multiformes du Conseil œcuménique des Eglises ou des diverses confessions protestantes. Il leur arrive d'apprendre que les communions luthériennes ont décidé à Minneapolis, cet été, de constituer une commission qui sera chargée de l'étude particulière du catholicisme. Ils se demandent alors quelquefois quelle est au juste l'attitude de l'Eglise catholique à l'égard des mouvements protestants ou des Eglises orthodoxes.

Un premier point est clair : l'Eglise se refuse à être membre du Conseil œcuménique des Eglises, dans la conscience qu'elle n'est pas à la recherche de l'unité, étant elle-même l'Eglise, l'unique Eglise.

Il ne faudrait pas conclure de là que l'Eglise se désintéresse des activités du Conseil œcuménique des Eglises. Tout au contraire, elle encourage ses théologiens à suivre de près l'ensemble de ces travaux, et la charte de ces activités œcuméniques catholiques demeure l'*instructio « Ecclesia catholica »* du 20 décembre 1949 qui soulignait l'intérêt des réunions théologiques mixtes et confiait à l'épiscopat une certaine latitude, sous le contrôle du Saint-Siège.

Des travaux théologiques se sont multipliés ces dernières années sur les questions œcuméniques, en diverses langues : citons simplement J. Dumont : « Les voies de l'Unité chrétienne » (le Cerf, Paris) ; Gustave Thils : « Histoire doctrinale du mouvement œcuménique » (Warny, Louvain) ; Sartory : « Die œkumenische Bewegung und die Einheit der Kirche » (Le mouvement œcuménique et l'unité de l'Eglise, Kyrios Verlog, Meitingers), etc. Aussi bien ces travaux et les contacts que les théologiens catholiques — avec l'accord des autorités romaines — entretiennent avec les membres du Conseil œcuménique des Eglises et avec les membres des diverses confessions assurent-ils une présence de l'Eglise dans l'immense recherche de nos frères séparés.

A travers tous ces travaux et toutes ces recherches, le problème œcuménique commence à affleurer à la conscience de l'Eglise. Divers faits en témoignent éloquemment.

En Allemagne, s'est créé à Paderborn, à l'instigation de la commission épiscopale chargée des questions œcuménriques, un institut d'études des questions protestantes : le Moehlers Institut. Il s'ajoute aux centres déjà existants, tels le monastère bénédictin de Chevetogne (Belgique) ou le centre dominicain Istina qui ont fait sur ce secteur un travail de pionniers. On connaît leurs revues *Irénikon, Vers l'unité chrétienne* et *Istina.*

D'autre part, dans diverses Universités à Rome même, à la Grégorienne, des chaires se créent pour l'étude des questions protestantes ou œcuméniques, les questions orientales étant déjà depuis longtemps à l'ordre du jour.

A noter aussi l'intérêt que les diverses revues catholiques commencent à manifester pour les questions œcuméniques par différentes chroniques ou études.

Si les questions théologiques ont leur importance, elles ne sont cependant pas tout et nous nous plaisons à signaler les relations multiples que les divers organismes protestants, orthodoxes et catholiques chargés des divers secteurs de la vie sociale ou internationale commencent à entretenir. C'est là le gage d'une compréhension réciproque.

Il ne faudrait pas oublier que les mouvements biblique, patristique ou liturgique, bien qu'ils ne soient pas directement œcuméniques, favorisent l'intérêt que protestants ou orthodoxes prennent à l'Eglise catholique.

Dans les questions œcuméniques, l'oubli de la prière serait un oubli mortel. Tous les catholiques sont peu à peu engagés dans l'universelle prière pour l'unité des chrétiens. Un livre récent du P. M. Villain : « L'abbé Paul Couturier », a mis en lumière cette admirable figure d'apôtre de l'unité chrétienne. L'Eglise n'a jamais cessé d'encourager cet engagement spirituel des chrétiens dans la grande œuvre de l'unité « Tous, mais surtout les prêtres et les religieux, doivent être stimulés et enflammés de zèle afin que par leurs prières et leurs sacrifices, ils s'efforcent de féconder et de promouvoir cette œuvre », dit le document de 1949.

Ainsi c'est le Corps tout entier de l'Eglise qui par les réactions de la foi et de la piété de ses membres, les réactions de la conscience pastorale et de la réflexion théologique prend conscience de l'importance des questions œcuméniques. L'Eglise tout entière est en travail : dans une clarté toujours plus grande elle s'efforce de faire face à ce problème qui prend de nos jours des aspects si nouveaux ; la réintégration de tous les chrétiens dans l'unique Eglise du Christ.

2 Les Jésuites sont-ils en révolution ?

— La Congrégation générale des jésuites a fait couler beaucoup d'encre. Pour peu de choses, puisque en fin de compte, on garde surtout l'impression de « mystère »s. Est-il possible d'entrer dans ces « mystères », s'il y en a?

— La 30e Congrégation générale de la Compagnie de Jésus, ouverte le 5 septembre, s'est terminée le 11 novembre dernier, « après 67 sessions et un intense travail » dit un compte rendu officiel. Ses décrets ne sont pas encore promulgués parce que la rédaction définitive et l'impression exigent plusieurs semaines mais une lettre du Supérieur général, le T.R.P. Janssens en a fait connaître l'essentiel à tous les jésuites du monde et ceux-ci n'en font pas mystère. Cependant l'extrême



Le T. R. P. Janssens.

curiosité qu'avait suscité le rassemblement des 186 délégués a fait place à l'indifférence et la presse qui possède aujourd'hui des informations authentiques les a fort peu diffusées.

Au vrai, ces documents sont de nature à décevoir le grand public avide de nouvelles à sensation. Une congrégation générale traite exclusivement des affaires intérieures à l'Ordre : organisation des provinces (divisions administratives analogues à des diocèses dans l'Eglise), recrutement et formation des sujets, règles de la vie communautaire, choix des activités apostoliques... Les Ordres féminins peuvent parfois présenter une transformation spectaculaire du costume. Les jésuites n'ont même pas cette ressource. Il leur faut décidément renoncer au pittoresque.

Nous chercherons donc simplement à dégager de ces textes sans relief quelques orientations précises. Le trait le plus apparent est sans doute un effort de mobilité et d'internationalisation. « Notre époque, dit la lettre du Supérieur général, demande une plus grande collaboration entre les sujets venus des différentes provinces, une plus grande sollicitude pour ces hommes et ces groupes dont les progrès contribueront au bien de beaucoup d'autres qui subiront leur influence ou suivront leur direction » : d'une part, le monde de la recherche, dans les sciences sacrées ou profanes, et celui des organisations internationales ; d'autre part, les masses ouvrières qui décident aujourd'hui du sort des peuples.

Nous avons déjà fait état de la création d'une nouvelle Assistance (groupe de Provinces représentées par un conseiller permanent auprès du Supérieur général) pour l'Inde et l'Asie orientale et du nom du nouvel Assistant, le R. P. Jérôme D'Souza, qui, au moment de son élection, se trouvait en Amérique où il représentait à l'O.N.U. le gouvernement de Nehru. La Congrégation a donné, en outre, au Supérieur général le pouvoir d'ériger trois autres nouvelles Assistances : une pour l'Asie orientale (qui sera détachée des Indes), une seconde pour l'Amérique latine, une troisième pour l'Afrique, au moment où cette nouvelle organisation apparaîtra opportune.

Les missions, confiées jusqu'à présent à une Province déterminée, sont destinées à acquérir un caractère international en recevant des sujets provenant des diverses Provinces de l'Ordre.

La formation des jeunes jésuites s'adaptera aux exigences culturelles de chaque peuple. La connaissance de la langue latine, nécessaire aux études cléricales, demeure imposée à tous, mais elle n'est plus considérée comme l'unique voie d'accès à la culture. Les études gréco-latines, auxquelles sont astreints les jeunes jésuites d'Occident, feront place dans d'autres Provinces à l'étude du Sanscrit, du Chinois, de l'Arabe littéraire... En ceci la Compagnie se veut fidèle au grand principe missionnaire, si souvent répété par les Souverains Pontifes : l'Eglise catholique n'est liée à aucune civilisation particulière, elle ne demande pas aux convertis de renier les valeurs authentiques que leur a léguées leur passé.

Nulle concession au goût du jour.

En revanche, nulle concession au goût du jour dans la formation proprement religieuse. La Congrégation générale n'admet point de « moyen court » pour acquérir la vertu : l'heure de méditation quotidienne est fermement maintenue. La spiritualité du fondateur, loin de paraître périmée, est proclamée parfaitement adaptée à notre époque. S'il est besoin à chaque génération d'un renouveau spirituel, celui-ci se fera par un retour aux sources. La Congrégation générale a pris la décision de faire rédiger une « somme de la doctrine spirituelle de la Compagnie » ; elle recommande l'étude et la publication des textes primitifs, une formation plus méthodique des directeurs de conscience. Cette fidélité à la tradition ne comporte aucun archaïsme : la Congrégation générale entend bien que les jésuites participent activement au renouveau liturgique, encouragé par les Souverains Pontifes et dont l'Eglise de notre génération éprouve si heureusement le bienfait. Si, comme il est vraisemblable, ces prescriptions sont suivies d'effet, les curés de paroisses n'auront plus bientôt à se plaindre qu'on leur envoie des jésuites incapables de chanter convenablement la grand-messe.

Le problème difficile du régime juridique de la pauvreté a fait l'objet d'un grand nombre de sessions, sans résultats bien apparents. La Compagnie, telle que l'a fondée saint Ignace, était un Ordre mendiant, vivant d'aumônes et dispensant gratuitement tous les ministères spirituels. Accepter un honoraire de messe ou une offrande en échange de la prédication d'une retraite eût semblé au fondateur un procédé abusif. Les collèges eux-mêmes ne devaient exiger des élèves aucune contribution. Un collège, selon la formule primitive, ne doit être ouvert que dans le cas où la ville (ou un groupe de notables) a fourni non seulement l'immeuble, mais encore une « fondation » susceptible d'assurer l'entretien des professeurs, afin que l'assistance aux cours puisse être entièrement gratuite. Cet idéal, qui porte la marque de l'époque, paraît fort irréalisable aujourd'hui. La pauvreté des temps modernes semble moins consister à tendre la main qu'à vivre modestement de son travail. Pour être fidèle à l'esprit du fondateur dans une conjoncture économique radicalement transformée, il ne faudrait rien moins qu'un système juridique nouveau. La Congrégation générale en a marqué la nécessité et a laissé le soin de la réaliser aux générations futures.

La Congrégation s'est spécialement occupée du statut des Frères Coadjuteurs (religieux jésuites qui ne se destinent pas à la prêtrise). Un souci de culture religieuse et de promotion humaine est aujourd'hui vivement ressenti dans les milieux populaires. Ce souci est légitime. Il a été décidé que la formation spirituelle, culturelle, technique ou professionnelle des Frères serait poursuivie pendant une période spéciale d'instruction d'au moins deux ans après leurs premiers vœux. Décision qui peut sembler révolutionnaire, si l'on songe au texte du XVIe siècle qui prescrivait aux Frères Coadjuteurs possédant, à leur entrée dans la Compagnie « quelque commencement dans les lettres » de ne point en apprendre davantage. Mais la révolution n'est qu'apparente, car les prescriptions nouvelles codifient des initiatives qui étaient, depuis longtemps, très largement pratiquées.

Les appels missionnaires.

Enfin la Congrégation générale a été constamment attentive aux appels missionnaires. Des secteurs privilégiés s'ouvrent à l'action apostolique : Afrique, Amérique du Sud, où le nombre des prêtres est infime et où les populations sont avides du message évangélique. D'autres secteurs, notamment le monde fermé de l'Islam, exigent de longs travaux d'approche : connaissance de la littérature, des mœurs, des traditions du passé — ce qui suppose la création de centres d'études pourvus de bibliothèques et d'un corps de spécialistes.

En définitive, l'efficacité de la Congrégation générale ne se mesure pas aux textes qu'elle a rédigés ; le principal bienfait a été celui de la rencontre et de la connaissance mutuelle. Pendant deux mois et demi, 186 jésuites, venus de tous les points du globe ont vécu côte à côte, comme les frères d'une même famille,

émerveillés de se découvrir à la fois si semblables et si divers. Précieuse expérience de la catholicité, dans cette ville de Rome où la présence du Souverain Pontife rappelait aux représentants des 34.000 jésuites l'un des caractères propres à leur vocation, l'attachement spécial au Siège de Pierre, tandis que la variété des langues et des visages manifestait parmi eux la variété de l'Eglise.

3 Où en sont les mouvements de jeunesse?

— Où en sont les mouvements de jeunesse catholiques, français, après les crises qui les ont secoués?

— Il est trop tôt pour dresser un bilan de ces crises, encore mal « digérées »: on est tenté de ne voir aujourd'hui que le passif, car l'actif sera lent à se dégager. On peut simplement faire le point provisoire.

L'A.C.J.F. n'est encore rebâtie ni sur le modèle préconisé par l'épiscopat, ni sur celui préconisé par les dirigeants de 1949. Pour le moment et depuis la crise, seule fonctionne une Commission nationale où les responsables des divers mouvements masculins échangent informations et expériences et surtout tentent de jeter les bases d'un compromis pour un minimum de travail en commun. Il n'y a plus de publications communes ; il n'y a pas de prise en charge commune des problèmes d'ensemble de la jeunesse ; il n'y a pas de représentation d'ensemble au sein du Conseil français des Mouvements de Jeunesse qui, menacé par des divergences de vues entre notamment la J.O.C. et la J.A.C. (qui paraissent défendre à l'égard du Conseil des vues symétriquement inverses à celles qu'ils défendaient pour l'A.C.J.F. : super-mouvement ou simple coordination) cherche lui-même à élaborer une nouvelle charte.

La Commission nationale de l'A.C.J.F. est présidée par M. Dominique Alunni. Celui-ci n'est plus président de la J.O.C., mais l'Episcopat l'a prié de rester à la tête de la Commission nationale.

A la J.E.C., dont le secrétariat général a démissionné le 12 mai, le provisoire paraît plus prometteur pour l'avenir. Les éléments d'un nouveau secrétariat général ont été mis en place au début de l'année scolaire et agréés par la Hiérarchie, en attendant l'agrément du mouvement lui-même : il sera sans doute apporté au Conseil national de Pâques prochain dont on peut, dès maintenant, prévoir l'importance particulière.

A la Route enfin, dont l'Equipe nationale avait démissionné le 9 mai, un nouveau Commissaire national est nommé, constituant le premier élément de reconstitution d'un échelon national. Une réflexion sur les causes et les remèdes de la crise est, d'autre part, entamée au sein des congrès régionaux qui se multiplient dans toute la France.

Ainsi donc, ici et là, on tente laborieusement de réparer les dégâts. Il n'apparaît pas que les réflexions publiées le 2 juin par Mgr Guerry ni la note de la Commission permanente de l'A.C.A. du 26 juin y aient totalement suffi. Les problèmes de frontières entre spirituel et temporel, tâches d'évangélisation et tâches de civilisation, éducation et engagement ne semblent pas concrètement résolus.

Il reste qu'au sein de chaque mouvement le travail continue. Conformément aux vœux et aux efforts des dirigeants, la « base » a été épargnée dans une large mesure par les diverses crises. Il est des diocèses où des essais d'A.C.J.F. « locales » sont développées pour pallier les défaillances de l'échelon national. Cela dépend pour une part des évêques qui peuvent, à leur plan, encourager ou soutenir des solutions que l'on ne voit pas encore se dessiner au plan national.

4 L'avenir de l'Action Catholique.

— Y aura-t-il des transformations de l'Action catholique à la suite du discours de Pie XII?

On a fait beaucoup de bruit autour d'un passage du discours du Saint-Père au IIe Congrès mondial pour l'Apostolat des Laïcs : celui dans lequel Pie XII aborde la question d'une éventuelle réforme de la nomenclature et de la structure de l'Action catholique.

Certains voient déjà dans ce texte la reconnaissance de toute une série de mouvements qui n'étaient pas considérés jusqu'à présent comme d'Action catholique, D'autres estiment au contraire qu'il s'agit seulement d'une proposition dont la portée est extrêmement réduite. Qu'en est-il en réalité?

1° Ce passage ne constitue qu'une petite partie d'un grand discours. Ce serait faire une erreur de perspective que de concentrer sur lui seul toute l'attention. L'insistance qui est mise, par exemple, sur la responsabilité des laïcs ne mérite pas moins d'être soulignée.

2° Les remarques sur la diversité des formes de l'apostolat des laïcs, sur les dangers d'un monopole ou d'un esprit d'exclusive, sont loin d'être radicalement nouvelles. On pourrait retrouver des thèmes très semblables dans d'autres discours, comme celui du 7 septembre 1947 aux militants de l'Action catholique italienne ou celui du 7 décembre 1947 aux Congrégations mariales. L'année suivante, la Constitution *Bis saeculari*, sur ces Congrégations mariales justement, déclarait qu'elles ne manquaient d'aucun des caractères qui définissent l'Action catholique. Mais surtout le discours de Pie XII au précédent Congrès mondial pour l'Apostolat des Laïcs, en 1951, rappelait qu'à côté de l'Action catholique et des autres institutions d'activité apostolique approuvées par l'Eglise, il pouvait y avoir et il y avait des apôtres laïcs uniquement soucieux, eux aussi, de « gagner des âmes à la vérité et à la grâce ». Et le Saint-Père dénonçait déjà tout « exclusivisme mesquin ». On saisit sur ce point l'intérêt qu'il y aurait toujours à rapprocher les différents discours du Souverain Pontife sur un même sujet. Cette méthode s'impose d'autant plus que, très souvent, le Saint-Père revient sur des discours antérieurs pour les compléter et les préciser.

3° Il faut distinguer, dans les paragraphes qui ont fait tant de bruit, un aspect négatif et un aspect positif. Sous l'aspect négatif, Pie XII dénonce une fois de plus, avec vigueur et à deux reprises, toute tentation de monopole. Sous l'aspect positif, par contre, nous trouvons seulement des propositions. Les « réformes » dont il est question ne sont nullement de l'ordre de la décision mais de celui de la suggestion. Il s'agit d'un appel à l'étude et à la réflexion. Bien plus, cette suggestion elle-même n'est que *transmise* par le Saint-Père. Il n'est pas difficile de deviner qu'elle ne peut avoir pour origine qu'un mouvement d'apostolat direct largement développé dans le monde, mais qui souffre de n'être pas partout reconnu comme « Action catholique ».

> La Nouvelle Revue Théologique *de janvier* 1958 *(Louvain) publie un texte de S. Exc. Mgr Suenens, évêque auxiliaire de Malines, sur « l'unité multiforme de l'Action catholique ». Mgr Suenens présidait la délégation belge au IIe Congrès mondial pour l'apostolat des laïcs (octobre* 1957*). Partant du passage du discours de Pie XII sur l'Action catholique, l'auteur déclare qu'il voudrait « examiner le malaise qui est signalé dans ce passage en remontant à ses causes et dire pour quelles raisons cette extension de la notion d'Action catholique nous paraît hautement souhaitable, voire même vitale ». Les principaux arguments présentés en faveur de cette thèse se retrouvent dans notre information.*

4° La réforme de nomenclature tendrait à donner le nom d'Action catholique à l'ensemble des mouvements apostoliques laïcs reconnus, nationalement ou internationalement, par la Hiérarchie. Ce terme ne servirait donc plus à définir tel ou tel mouvement, mais l'ensemble des systèmes reconnus. Ces mouvements

formeraient alors une unité fédérative, et c'est là la réforme de structure. Ce mouvement serait appliqué dès la base paroissiale et, à tous les échelons, jusqu'à la structure diocésaine elle-même. Il importe ici de préciser que les mouvements susceptibles d'entrer dans cette unité fédérative sont seulement ceux qui font œuvre d'Action catholique précisément, c'est-à-dire ceux qui répondent à la même préoccupation apostolique que les organisations de l'Action catholique officielle. Ce serait le cas, par exemple, de la Légion de Marie ou des Congrégations mariales, mais non d'organisations temporelles ou politiques, si utiles soient-elles.

5° Ces propositions de réforme rencontrent certainement en leur faveur plusieurs arguments. Nul ne saurait nier l'intérêt qu'il y aurait, par exemple, à unifier le vocabulaire, tellement sont diverses les appellations selon les pays. Tel mouvement reconnu ici comme d'Action catholique, ne l'est pas ailleurs. En outre, on éviterait sans doute par-là le malaise qui résulte parfois d'une conception selon laquelle l'Action catholique, par le fait qu'elle jouit d'un mandat, est le seul mouvement officiel, les autres mouvements se trouvant relégués dans une situation secondaire et considérés comme moins bons. Enfin la conception fédérative répond incontestablement à un besoin de coordination. Elle se trouve d'ailleurs déjà pratiquement appliquée dans certains pays. Chaque mouvement n'en conserverait pas moins son autonomie.

6° Les adversaires d'une telle proposition mettent en avant plusieurs objections. N'y a-t-il pas un danger, disent-ils, à mettre sur le même plan des organisations qui ont peut-être des objectifs apostoliques voisins, mais dont la nature ou l'enracinement sont très différents? Quels seront les critères qui permettront de reconnaître un mouvement comme étant ou n'étant pas d'Action catholique au sens nouveau? Quel serait le dénominateur commun? Suffirait-il d'une notion assez vague, comme celle de l'évangélisation? On a vu récemment, par l'exemple de la France, quelles confusions et quelles différences de conceptions pouvaient déjà receler en elle-même cette simple notion. On entrevoit toutes les difficultés pratiques qui pourraient se présenter.

7° Tels paraissent être pour l'instant les éléments du problème. Dans sa résolution finale, le IIe Congrès mondial a invité les organisations nationales et internationales à entreprendre une étude active de ce problème, en collaboration avec les Autorités ecclésiastiques. Déjà le Comité permanent possède un bon nombre d'informations. Mais il semble qu'une enquête systématique soit envisagée dans chaque pays sous la forme d'un questionnaire. Certains pays, d'eux-mêmes, ont déjà pris l'initiative d'une telle étude. Mais peut-être serait-il préférable que le rassemblement des informations soit fait suivant une méthode uniforme. Dans l'état actuel, en tout cas, il est bien évident que rien n'est changé à l'organisation de l'Action catholique et de l'apostolat des laïcs. Il est seulement vrai de dire que la question commence à être soumise à un examen. Une vaste étude se prépare, qui sera animée par le Comité permanent des Congrès internationaux pour l'Apostolat des Laïcs ou par un comité de patronage plus vaste.

Les photos de ce numéro sont de : Marc Riboud, Keystone, A. D. P., Aubert de la Rüe, Three Lions, Henri Cartier-Bresson.

5 Après l'appel de « Fidei donum ».



L'œuvre réalisée ne saurait faire oublier que " le travail qui reste à faire demande un immense effort ".

— Ya-t-il déjà eu des réponses aux directives de « Fidei donum, l'encyclique sur les missions d'Afrique?

— Il est encore trop tôt pour juger de l'élan donné par un document qui date de Pâques 1957. Les premiers résultats en seront perçus plus clairement dans les mois qui viennent. Cependant, on peut dire déjà que la parole du Pape a suscité un large écho. Nous nous attacherons ici à la France.

Un des points recommandés par l'encyclique était l'envoi de prêtres diocésains à titre provisoire pour aider les missions d'Afrique.

Les propositions de départ en Afrique sont venues nombreuses de la part du clergé. On dit que 20 demandes ont émané d'un seul diocèse. Cependant il fallait prendre le temps d'échafauder un plan d'ensemble pour assurer une meilleure répartition et utilisation de ces prêtres. On en est donc, sauf exceptions, au stade de la consultation des évêques d'Afrique noire et d'Afrique du Nord pour mettre sur pied une aide importante, large et soignée. Pour l'Afrique Noire, le P. Bouchaud (393, rue des Pyrénées, Paris 20e), représentant parisien de la Délégation apostolique, agira au mieux de l'intérêt des diocèses en liaison avec le Secrétariat de l'Episcopat.

Parallèlement *Fidei donum* a intensifié le désir de beaucoup de religieux et de laïcs de se mettre au service de l'Afrique chrétienne. Des départs ont eu lieu et le récent Congrès d'*Ad Lucem* a manifesté la vitalité de cette œuvre. Lors de l'ouverture de l'année scolaire aux Facultés catholiques de Lyon, le cardinal Gerlier a fait part du désir des Universités catholiques de France de fonder une filiale en Afrique Noire. Sera-ce à Dakar ou à Abidjan? Nous en sommes encore au stade des travaux préparatoires et de la prospection. La création d'un centre de formation des cadres à Douala est une réalisation qui donne l'exemple et dont l'urgence se fait sentir en maint endroit.

Parmi les réalisations — ou décisions — les plus positives, on peut déjà citer : la reprise par les jésuites du collège classique de Douala, l'ouverture par les Assomptionnistes des premières classes d'un collège à Abidjan, la prise en charge par les Franciscains d'une paroisse de Côte-d'Ivoire et du petit séminaire par les Eudistes, la décision prise par la Trappe du Mont des Cats d'essaimer à Madagascar et par les Bénédictins de la Pierre-qui-Vire d'essaimer au Moyen-Congo, la création de l'« Institut social de Dakar », dont l'abbé Chartier, de la Chronique Sociale, sera l'aumônier, les multiples fondations faites récemment ou en voie de réalisation par de nombreuses Congrégations masculines ou féminines...

LA MÉTAMORPHOSE DES DIEUX

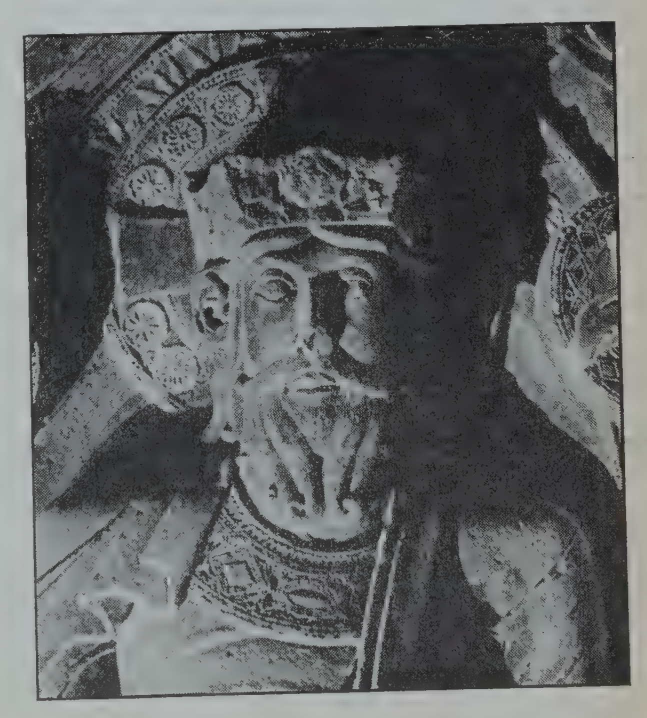
d'André MALRAUX

Est-ce par hasard qu'en frontispice à l'Introduction de son dernier volume (1), André Malraux a placé cette admirable et énigmatique figure du Pharaon Djoser, chef-d'œuvre de la sculpture égyptienne et l'une des plus exactes images, parmi celles inventées par l'art, de la grande Interrogation humaine ? S'il est, en effet, une profonde unité dans l'œuvre, apparemment diverse d'André Malraux, qui l'a conduit de la *Condition humaine* au commandement de la brigade Alsace-Lorraine et à l'exploration du musée imaginaire, voix du silence et métamorphose des dieux, c'est bien qu'il est le grand témoin d'une époque dominée par l'agnosticisme intégral ; époque qui, à force de tout remettre en question, finit par se chercher une étoile, et, ne pouvant se passer de ciel, recherche, parmi les ombres de la caverne platonicienne, les images du surnaturel perdu.

Lorsque, dans cette Introduction à la *Métamorphose des Dieux*, qui compte quelques-unes des pages maîtresses nées de sa plume à la fois moderne et romantique, André Malraux écrit : *Que figurer les dieux ait été pendant des millénaires la raison d'être de l'art, on le savait. Distraitement. Mais la première civilisation agnostique, ressuscitant toutes les autres, ressuscite les œuvres sacrées. Et avec le domaine illimité où l'art roman se mêle à ceux de l'Orient ancien, des empires d'Asie et d'Amérique installés dans un moyen âge éternel, des continents sans ère, paraît l'énigme du pouvoir qui unit pour nous dans une présence commune les statues des plus anciens pharaons et celles des princes sumériens, celles que sculptèrent Michel-Ange et les maîtres de Chartres ; les fresques d'Assise et celles de Nara, les tableaux de Rembrandt, de Piero della Francesca et de Van Gogh — ceux de Cézanne et les bisons de Lascaux,* il avoue sa volonté d'être l'Œdipe de cet innombrable Sphinx qu'est, en effet, l'art de l'humanité en quête de soi-même et de ses dieux. Mais ce qui séduit ce poète de l'action qu'est Malraux — Chateaubriand, du XXe siècle — c'est bien la présence énigmatique, dans l'art, d'un *pouvoir* exercé par l'homme à travers l'infinité du temps et l'ubiquité de l'espace, pouvoir de même nature que l'énergie, où l'homme s'accomplit et se transcende à la fois sans cesser de n'être que soi, et dont l'exercice anime aussi bien le romancier de l'*Espoir* que le protagoniste des aventures de la grandeur révolutionnaire : la Chine, la guerre d'Espagne, la Résistance, le gaullisme, la psychologie de l'art, ne sont-ce pas les étapes successives et homogènes de la même rhétorique vécue, qui s'inscrit dans l'exaltante littérature où Malraux rejoint, à sa manière — et à notre manière — Nietzsche, Chateaubriand et Pierre Corneille ?

Or pour l'agnostique moderne, ce *pouvoir* est à la fois, dans l'homme, caractère d'immanence et signe de transcendance : là est le nœud de l'*énigme ;* en un sens, le sacré est *dans* l'homme, et l'homme-artiste en produit la réalité, comme on dit de ce que la terre fait germer que c'en est le produit : aussi l'œuvre d'art est-elle comme le point culminant de l'énergie, moment de jointure et d'épanouissement, où l'énergie de l'homme fait le saut du temporel dans l'éternel ; mais l'énigme n'en est pas résolue pour autant, son mystère en est accentué : *monde dont nous éprouvons l'existence et dont nous ignorons la nature. Nous le saisissons comme nous saisirions la présence d'un immense miroir sans bords par les images qu'il nous présenterait.* Et Malraux termine ainsi son Introduction, qui est, en quelque manière, la confession à la fois de son tourment et de son triomphe : *Je tente ici de rendre intelligible ce monde ; et le pouvoir, peut-être aussi vieux que l'invention du feu et celle du tombeau, auquel il doit l'existence. Ce livre n'a pour objet ni une histoire de l'art — bien que la nature même de la création artistique m'y contraigne souvent à suivre l'histoire pas à pas — ni une esthétique ; mais bien la signification que prend la présence d'une éternelle réponse à l'interrogation que pose à l'homme sa part d'éternité — lorsqu'elle surgit dans la première civilisation consciente d'ignorer la signification de l'homme.*

Et il est bien vrai que le mot *agnostique* signifie, étymologiquement, *celui qui ne sait pas ;* notre



Le Christ du tympan de Moissac

(1) *La Métamorphose des Dieux.* 1 vol. 400 pages. Paris, Gallimard, 1957.

temps a bien remis en question jusqu'au *connais-toi toi-même* socratique et il est bien aussi le premier à avoir pris conscience de l'éternité, de cette *part d'éternité* qu'est l'art. Déjà Marcel Proust se sauvait de la mort par la peinture, la musique et le style, car, par le style, la musique et la peinture, il retrouvait cet autre temps, le temps bergsonien, où l'éternité n'est plus contradictoire avec la durée, ni la vie avec la mort. Toute la grandeur de cet âge d'agnosticisme sera d'avoir reconnu le grand Signe, et, tandis qu'un certain esthétisme, d'Oscar Wilde à André Gide, se bornait à vouloir faire de l'art une sorte d'alibi du salut, il s'est trouvé, pour l'honneur de notre temps, de plus grandes imaginations, qui ont su redécouvrir le témoignage d'une quête humaine, perpétuellement renouvelée, et le surgissement d'une signification possible, car, par l'Art, l'homme proclame, face aux tentations héroïques de l'Absurde, qu'il a, ou plutôt qu'il *est*, un Sens.

Les métamorphoses esthétiques de ce Sens, André Malraux s'est proposé d'en explorer et d'en coordonner non pas seulement l'histoire mais encore et surtout les *formes :* et il y a, en effet, beaucoup plus dans les formes de l'art que dans son histoire. Nous avouerons que, de tous les livres qu'il a écrits sur l'art des hommes, celui-ci est sans doute le plus cohérent, en un sens le plus vrai, en tout cas celui qui dégage le plus clairement ce qu'en un autre langage, plus banal et moins prestigieux, nous appellerions volontiers la constance spirituelle de l'art. Délibérément, Malraux ne cesse de vouloir retrouver partout ce qui est, en effet, le plus profondément significatif dans l'histoire universelle de l'art, c'est-à-dire l'opposition de la forme et de l'apparence : même, lorsque avec la Renaissance, l'art s'attache aux apparences, il passe du sacré à l'humanisme et des dieux à l'irréel, mais, fidèle à la forme, il ne se transforme pas pour autant en une galerie d'apparences : la *Vénus* de Botticelli n'est pas plus une femme que l'Impératrice Théodora de Ravenne ou la Reine de Saba, de Reims. Nous savons, dit Malraux, que nous admirons *ce qui sépare le tableau de son modèle* (et il se peut que ce soit là une des plus grandes découvertes modernes). L'art est toujours cet acte de *séparation*, qui introduit la transcendance jusque dans l'immanence, et c'est bien pourquoi l'art est la seule voie d'accès qui peut paradoxalement ouvrir à l'agnostique la porte du sacré.

Il y a là une vérité que tout le livre de Malraux illustre et démontre, par la rhétorique convaincante de la formule et de la période, et par la composition systématique des images. Et l'auteur poursuit la synthèse consciente de ce que les artistes de tous les temps et de tous les lieux savaient spontanément : qu'entre le monde et l'art il y a une frontière, même lorsque l'art se veut imitation du monde, que cette frontière c'est celle même qui distingue l'éphémère du permanent, le temporel de l'éternel, le provisoirement humain du définitivement humain.

Resterait à résoudre l'*énigme :* pour Malraux, les dieux se métamorphosent à travers l'art mais se perpétuent dans la constance de sa nature profonde. Œdipe répond ainsi à la première question du Sphinx, mais, dans la perspective de Malraux, il n'y a pas de seconde question. Peut-on pourtant éviter cette seconde question, qui appelle un autre Œdipe ? Car, en définissant l'art comme la *monnaie de l'absolu*, selon un autre titre de Malraux, on ne sort pas de la caverne platonicienne ; or l'art, plus que tout autre acte de l'homme, communique l'inextinguible soif du Sens absolu ; et l'absolu monnayé peut-il suffire à l'étancher ? Là est toute cette seconde question que la Beauté-Sphinx pose à ceux des hommes qui ne peuvent se satisfaire de l'agnosticisme, même élevé jusqu'aux abords de l'absolu par l'exaltation esthétique, une des plus nobles qui nous soient offertes. Dans ce volume de Malraux — qui n'est qu'une première partie — le Christ intervient dans l'histoire de l'art, non pas seulement comme une figure nouvelle, un avatar de la successive métamorphose de l'éternel, mais bien comme le seuil qui marque le passage du *Divin* à la *Foi*. Bien sûr cette première étape de la métamorphose des dieux s'achève, selon Malraux, au moment où *pour la première fois, le chrétien ose faire rivaliser les images de son rêve avec celles du monde de Dieu.* Mais le problème que pose cette rivalité ne s'épuise pas par la seule exploration de l'art : c'est finalement un problème religieux et, d'ailleurs, on ne peut scruter l'énigme de l'homme-artiste sans buter constamment sur des problèmes religieux.

Ces problèmes religieux, c'est le grand mérite d'André Malraux de ne point les éluder, sans pour autant prétendre les résoudre. Le théologien sera certes amené à faire les plus graves réserves sur la tendance au syncrétisme qui est inhérente à la méthode même de Malraux ; syncrétisme dont il faut se hâter de dire qu'il n'a rien de commun avec les formes vulgaires de cette tentation générale de l'esprit humain : mais l'ordre religieux est fondamentalement distinct de l'ordre artistique, et l'immanence du sacré dans l'art n'épuise pas la présence de Dieu. S'il est un risque inhérent à la définition de l'art comme métamorphose des dieux, c'est bien que les deux ordres y sont alors virtuellement confondus. L'intention évidente d'André Malraux est de tout faire pour éviter qu'on en vienne à cette confusion : mais ce n'en est pas moins le porte-à-faux de sa théorie, si séduisante soit-elle ; et il se peut — mais cela seul l'avenir nous le dire — que le porte-à-faux s'aggrave lorsqu'on en viendra à l'histoire de l'art humaniste : car il ne suffit certes pas que l'art substitue l'irréel du rêve humain aux images du monde de Dieu, pour que Dieu soit évacué du monde, et de l'art. Que *la Foi* ne soit qu'un chapitre dans l'histoire de l'art, un épisode, même le plus haut, de la métamorphose des Dieux, cela prouverait seulement que l'histoire est faite de fluctuations dans les rapports de l'Art et de Dieu. Il est vrai que l'agnosticisme se tient en deçà de l'affirmation et de la négation religieuses et Malraux se veut le témoin absolument pur d'un agnosticisme absolument loyal : cela suffit à faire de ce livre, soutenu par la maîtrise oratoire et intellectuelle où s'épanouit le génie de l'écrivain, un réservoir de perspectives exaltantes et d'inquiétudes motivées : ceux qui croient que Dieu est au singulier, et transcendant à la métamorphose, verront que son reflet dans les métamorphoses de l'homme est bien, comme disait Baudelaire, le meilleur témoignage d'une inaltérable dignité.

Henri LEMAITRE.

NEUF CHANSONS NOUVELLES DES DEUX TROUBADOURS

Le P. Duval et le P. Cocagnac viennent presque simultanément de réaliser leur troisième disque de Chansons religieuses. Le public attendait ces deux 45 tours avec la même impatience que pour le dernier Brassens ou le dernier Bécaud... On entendait dire : « — Il y aura dessus « L'Espérance morte » et « Le Ciel est rouge » ; il les avait chantées dans le Nord et au Gaumont ». Et ceux qui avaient aimé dans le « second Cocagnac » : « O doux Pays de Chanaan », se demandaient si le Dominicain saurait retrouver ce ton méditatif, ou, au contraire, renouerait, dans son troisième 45 tours, avec son humour, et son ironie désormais populaires.

La sortie attendue de ces deux nouveaux disques prouve déjà plusieurs choses. D'abord, que la Chanson religieuse répondait réellement à un besoin et n'a pas été simplement engouement passager. Plus même, lorsqu'un de ces refrains nous monte tout naturellement aux lèvres, nous nous demandons comment nous avons pu, durant tant d'années, nous passer de cet humble moyen de prière. Remarquons aussi qu'avec ces six disques, nous sommes maintenant en possession de plus de vingt-cinq chansons de ce genre et que nous n'en sommes nullement rassasiés !

Bien sûr, dans le lot, certaines commencent déjà à passer de mode, d'autres n'ont pas réussi à réellement s'imposer ; mais, par contre, aucune ne fait double emploi, et le vide que commence à combler ce petit répertoire est si vaste qu'un Dominicain et un Jésuite peuvent bien y déposer leurs œuvres sans se plagier l'un l'autre. Le P. Duval continue à remuer les foules et à nous pénétrer, de sa voix brisée, s'adressant au Seigneur avec une candeur et un ton direct bien émouvants. Le P. Cocagnac lui, continue à chanter et à commenter sa chère Bible sur des airs de fête et se montre toujours comme un merveilleux conteur, sachant en quelques traits camper avec un brin d'humour, une situation, un épisode tirés de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Mais quittons les généralités et voyons plus en détail ce que nous proposent respectivement nos troubadours du Bon Dieu.

CHANSONS BIBLIQUES No 3

par le R. P. COCAGNAC, o. p.

Tout comme le P. Duval, le P. Cocagnac, avec son troisième 45 tours, continue d'affirmer sa personnalité. Révélé par le disque seulement après le P. Duval, il a le grand mérite d'avoir su garder à ses chansons un tour personnel et de ne jamais piétiner les sentiers tracés par son ami Jésuite. Mais commençons par formuler quelques réserves.

Elles concernent ici avant tout les mélodies qui, à notre goût, ne se renouvellent pas suffisamment. C'est souvent le défaut des mélodistes utilisant, pour composer, la guitare. Cet instrument est, en effet, assez limité et conduit vite, si l'on n'y prend garde, à reprendre trop souvent les mêmes successions d'accords tombant bien sous les doigts. Déjà parmi la quinzaine de chansons du P. Cocagnac enregistrées jusqu'à ce jour, on relève de nombreuses similitudes de thèmes.

Certes la Chanson est peu de chose, elle est destinée à rapidement passer de mode et le P. Cocagnac n'aime pas qu'elle soit prise trop au sérieux, même et surtout quand il s'agit des siennes... Toutefois, comment ne pas craindre pour la Chanson religieuse de la voir devenir rengaine à cause de la fadeur d'une mélodie ?

Attention aussi à certaines rimes : mieux vaudrait, croyons-nous des vers libres. N'ont-elles pas elles-mêmes une grande liberté d'inspiration, ces Chansons bâties avec cette inimitable aisance, baignée d'humour, aussi bien sur des pages de l'Ancien que du Nouveau Testament.

Nous le savions, le P. Cocagnac, excelle pour dépeindre une situation et faire ressortir le symbole d'un passage évangélique par exemple. Après l'histoire du petit Zachée narrée dans une des Chansons du second disque, c'est l'épisode de la Femme adultère qu'il nous retrace cette fois, avec ce mélange de légèreté et de profondeur, ce ton caustique, cette voix pleine de soleil et de rire.

Lorsqu'il ramène et concentre en un bref couplet une des grandes images bibliques, comme dans « Moïse », l'auditeur sourit et rit plus d'une fois, comme il le ferait devant une caricature pleine d'esprit, et n'est-ce pas le but poursuivi par le P. Cocagnac ?

Avec « Si tu t'en vas prendre le train », le Père aborde un nouveau style. Cette chanson très brève évite l'écueil de la monotonie en prenant l'allure d'une simple réflexion mise en musique.

« Pour faire un si long voyage, le bonheur tient dans la main ». En écho à cette pensée, une simple phrase évoque la silhouette de saint François. A l'auditeur de faire le lien, et de se dépouiller, laissant derrière lui ses bagages, pour suivre comme il peut l'exemple du P. Cocagnac et de saint François, riches de leur Foi et de leurs Chansons.

5 *chansons. Lumen*, 45 *t. LD-I-119.*

LE CIEL EST ROUGE

par le R. P. DUVAL, s. j.

Comme pour le P. Cocagnac, nous commencerons par formuler quelques critiques, mais peut-on appeler ainsi ces remarques qui portent sur des détails et sont bien peu nombreuses? Mettons toutefois en garde notre ami le P. Duval et conseillons-lui d'éviter — alors que ses Chansons prennent de plus en plus un tour clair et direct bien fait pour remuer les foules — conseillons-lui d'éviter les phrases d'une poésie un peu obscure, telles que ce vers : « On voit bouger l'envie derrière les rideaux » sur lequel s'achève la première chanson « Le Ciel est rouge ». Attention aussi à la guitare qui, souvent traitée en percussion, est parfois un peu bruyante — comme dans « l'Espérance morte » où elle a tendance à couvrir la voix fatiguée du Père.

Cette voix elle-même, qui paraît-il, irrite certains, nous ne la critiquerons pas, car nous l'aimons justement par ce qu'elle est usée et fatiguée, un peu plus peut-être chaque fois, — tant elle a servi à pousser à la réflexion ou à la prière tous ceux qu'elle a, un jour, par hasard, atteints. Cette voix, elle est le signe distinctif du P. Duval et nous serions maintenant bien déroutés en l'entendant devenue souple et charmeuse... Telle qu'elle est, en ce nouveau disque, elle a le mérite de s'effacer, de nous obliger à porter toute notre attention sur les textes eux-mêmes, et c'est bien eux — plus que la musique ou la beauté d'une voix — qui, dans ce genre, sont l'essentiel.

Ces textes, depuis les deux premiers disques, révèlent à coup sûr une évolution. C'est que le P. Duval a essuyé les feux de la rampe, il a atteint le grand public et il sait maintenant combien il est exigeant et combien il faut frapper dur pour se faire entendre de lui... Voilà pourquoi « L'Espérance morte » a cette rudesse dans le rythme et la mélodie, cette sorte de concision brutale : « Le Seigneur a frappé à tes volets ». Et le P. Duval sait bien qu'il faut parler ferme devant toutes les portes closes, devant celui qui dort, qui fait le mort ou simplement reste dans son coin.

Est-ce volontaire ou est-ce le résultat de cette même évolution ? tout comme dans les premiers disques, les quatre chansons, ici, enregistrées, nous ont paru, elles aussi reliées, parcourues par une même idée générale. Après les questions un peu anxieuses, sans cesse reprises dans son premier disque, après cette confiance, cette espérance exprimées dans le second, c'est, aujourd'hui, l'affirmation d'une évidence constamment répétée : vérité première et qu'il est bon de redire souvent : Le Seigneur est parmi nous, à nous de Le chercher et de Le trouver parmi nos frères. « O vous qui cherchez Dieu dans les nuages » dit l'une de ces chansons, « Jésus revient sur terre, Il est chez mon voisin » répond une autre. « Le Seigneur frappe à tes volets »... « Son peuple en passant t'appelle »... « Sa colère gronde sur la terre comme aux cieux »..., ces quatre phrases extraites volontairement et naturellement de chacune de ces quatre chansons, confirment bien cette idée d'un thème commun général. Et nous voudrions nous arrêter un peu plus longuement sur cette étrange mélopée intitulée « Rue des Longues-Haies », entièrement consacrée à développer cette pensée et qui semble un reflet, un élargissement d'une phrase de Saint-Exupéry dans le « Petit Prince » : « Il faut chercher avec le cœur ».

Deux brefs couplets encadrant une phrase récitative, deux brefs couplets identiques où tous les mots sont les mêmes, sauf un : Dans une rue de Roubaix, au petit matin, un homme passe, « pendant la nuit pleine, il a filé la laine », il est pâle, sale et fatigué. Pour celui qui ne sait voir, il est cet inconnu croisé par hasard ; seulement, avec le P. Duval, le hasard c'est souvent la Providence et l'inconnu c'est le Seigneur. Pour voir Dieu parmi nous, tous les yeux sont aveugles. « Il faut chercher avec le cœur ». Rien d'étonnant à ce que le Renard du Petit Prince et le P. Duval, aujourd'hui, se rejoignent. N'ont-ils pas en commun ce culte de l'Amitié, cette force communicative qui permet au P. Aimé Duval de parler seul à seul à tous les membres d'une foule immense. Murmurant à chacun d'entre nous : « Ami... Ami... Ami... » il nous entraîne inlassablement sur le chemin de la méditation... en nous apprenant ses Chansons.

4 *chansons. 45 t. Studio S. M. (S. M. 45-11)*

● Les prix du disque.

Dans le récent Palmarès de l'Académie du Disque français, qui comporte 44 disques primés, quatre prix ont été accordés à des œuvres de Musique religieuse.

D'abord à ce Psaume « *Super Flumina Babylonis* » de *François Giroust*, interprété par l'Orchestre et la Chorale J.M.F., sous la direction de Martini, et dont nous avions parlé, ici même, lors de sa publication (ERATO).

Un autre Prix est allé à un des volets de ce très important enregistrement intégral de l'œuvre pour orgue d'*Olivier Messiaen* que réalise, actuellement, Ducretet. Il s'agit du cycle des « *Corps Glorieux* », œuvre de jeunesse de ce maître dont les compositions pour orgue, notamment, sont toujours si originales et inspirées. C'est Messiaen lui-même qui en est l'interprète sur les orgues de la Trinité, dont il est le titulaire : détail important pour des pages où le mariage des sonorités est si subtilement dosé.

Les deux autres Prix vont à des œuvres davantage liturgiques ; il s'agit, en premier lieu, d'un des disques de la vaste collection Grégorienne du Studio S.M. : l'*Office du « Jeudi saint »*, interprété par les Bénédictins de Ligugé.

Et, enfin, dans cette même catégorie, a été primé le disque du Culte orthodoxe russe, « *Offices de la Semaine Sainte* », interprété par les Chœurs de la Cathédrale Orthodoxe Russe de Paris, sous la direction de Piotr V. Spassky (Philips).

● Abraham, père des croyants.

Un disque parlé, rien n'est plus délicat à faire. De celui-ci nous parlerons prochainement. Il inaugure une collection nouvelle : « Parole de Dieu ».

LA SÉLECTION CATHOLIQUE 1957

LES 50 MEILLEURS LIVRES

AUBERT (Marcel) : *La Cathédrale de Chartres*, 1.400 fr. (Ed. Arthaud).
AUZOU (Georges) : *La tradition biblique*, 1.200 fr. (Ed. de l'Orante).
BERNARD (R.-P.) O.P. : *Le Mystère de Jésus*. Tome I, 1.500 fr. ; tome II, 1.500 fr. (Ed. Amiot-Dumont).
BLONDEL-VALENSIN : *Correspondance* (1899-1912), les 2 vol. 2.400 fr. (Ed. Montaigne).
BOUILLARD (Henri) : Karl Barth. I *Genèse et évolution de la théologie dialectique*, 990 fr. ; II et III *Parole de Dieu et existence humaine*, 2.100 fr. (Ed. Montaigne).
BOUYER (Louis) : *La vie de la liturgie*, 990 fr. (Ed. du Cerf).
BRILLET (Gaston) : *Le Sauveur*. 3 tomes, chaque tome, 800 fr. (Ed. de la Colombe).
BRODRICK (James) : *Saint Pierre Casinius*. Les 2 vol. 3.000 fr. (Ed. Spes).
CHASTEL (Guy) : *J.-K. Huysmans et ses amis*, 930 fr. (Ed. Grasset).
CHENU (R.-P.) O.P. : *La théologie au XIIe siècle*, 2.700 fr. (Ed. J. Vrin).
COLIN (Pierre) : *Vie de l'homme nouveau*, 530 fr. (Ed. Eugène Belin).
CUTTAT (Jacques-Albert) : *La rencontre des religions*, 660 fr. (Ed. Montaigne).
DANIEL (Yvan) : *Equipement paroissial d'un diocèse urbain* (Paris, 1804-1956), 900 fr. (Editions Ouvrières).
DANIELOU (Jean) S.J. : *Les manuscrits de la Mer Morte et les origines du christianisme*, 390 fr. (Ed. de l'Orante).
DODD (C.-H.) : *La Bible aujourd'hui*, 570 fr. (Ed. Casterman).
DUCLOS (R. P.) : *Le Vatican et la seconde guerre mondiale*, 1.200 fr. (Ed. A. Pedone).
DUMERY (Henry) : *La foi n'est pas un cri*, 600 fr. (Ed. Casterman).
GEORGE (R. P.) : *Connaître Jésus-Christ*, 450 fr. (Equipes enseignantes).
GRANDMAISON (R. P. L. de) S. J. : *La personne de Jésus et ses témoins*, 900 fr. (Ed. Beauchesne).
GUERRY (Mgr) : *La doctrine sociale de l'Eglise*, 390 fr. (Ed. de la Bonne Presse).
GUITTON (Jean) : *Le cardinal Saliège*, 960 fr. (Ed. Grasset) ; *L'abbé Thellier de Poncheville*, 400 fr. (Ed. A. Fayard).
HOPKINS (G.-M.) : *Reliquiae* (traduit de l'anglais par Pierre Leyris, 800 fr. (Ed. du Seuil).
JOURNET (Charles) : *La Messe* (Présence du sacrifice de la Croix), 1.200 fr. (Ed. Desclée de Brouwer).
JUNGMANN (J.-A.) S.J. : *La liturgie de l'Eglise romaine* (traduit de l'allemand), 850 fr. (Ed. Salvator).
LAURENTIN (René) : *Lourdes. Dossier des documents authentiques*, Tome I, 1.200 fr. (Ed. Lethielleux) ; *Structure et théologie de Luc*. I et II. 1.700 fr. (Ed. Gabalda).
LECLERCQ (Dom Jean) : *L'amour des lettres et le désir de Dieu*, 990 fr. (Ed. du Cerf).
LEKAI (Louis) : *Les Moines blancs*, 750 fr. (Ed. du Seuil).
LE SOURD (Henri) : *Tous frères*, 450 fr. (Ed. Desclée de Brouwer).
MILIK (J.-T.) : *Dix ans de découvertes dans le désert de Juda*, 600 fr. (Ed. du Cerf).
MONTCHEUIL (Yves de) S.J. : *Le Royaume et ses exigences*, 500 fr. (Ed. de l'Epi).
QUASTEN (J.) : *Initiation aux Pères de l'Eglise* (Traduit de l'anglais par J. Laporte). Tome I, 1.750 fr. ; tome II, 2.100 fr. (Ed. du Cerf.)
RENARD (Mgr A.) : *Fidélité au Christ et présence au monde*, 750 fr. (Ed. Desclée de Brouwer).
SAINTE THERESE DE L'ENFANT JESUS : *Manuscrits autobiographiques*, 1.200 fr. (Office Central de Lisieux).
SPANNEUT (Michel) : *Le stoïcisme des Pères de l'Eglise*, 1.800 fr. (Ed. du Seuil).
SUAVET (Thomas) : *Construire l'Eglise aujourd'hui*, 540 fr. (Editions Ouvrières).
TEILHARD de CHARDIN : *Le milieu divin*, broché, 500 fr. ; relié, 850 fr. (Ed. du Seuil).
VARILLON (François) : *Fénelon et le pur amour*, 390 fr. (Ed. du Seuil).
VERNHET (Abbé P.) : *Dimensions nouvelles du catéchisme*, 630 fr. (Librairie Edouard Privat).
VICAIRE (M.-H.) O.P. : *Histoire de saint Dominique*, 2.940 fr. (Ed. du Cerf) ; illustré broché, 1.800 fr. ; relié, 2.400 fr. (Ed. Desclée de Brouwer).
VILLAIN (M.) : *L'abbé Paul Couturier*, 975 fr. (Ed. Casterman).
WU (John) : *Le Carmel intérieur*, 690 fr. (Ed. Casterman).
COLLECTIF : *Charles de Foucauld*. Album du Centenaire (1858-1958), broché, 1.800 fr. ; relié, 2.800 fr. (Ed. du Chalet).
Histoire du catholicisme en France, tome I, 1.000 fr. (Ed. Spes).
Histoire des religions. Les 5 volumes, 7.650 fr. (Ed. Bloud et Gay).
Histoire universelle des Missions catholiques. 4 tomes. Prix de souscription des 4 vol., 16.000 fr. ; Edition de luxe, 24.000 fr. (Ed. de l'Acanthe, distr. Ed. Grund).
Introduction à la Bible. Tome I, 2.200 fr. (Ed. Desclée et Cie).
Le monde attend l'Eglise, 1.120 fr. (Ed. de Fleurus).

Ces livres ont été choisis par un Comité composé des RR.PP. DALMAIS, O.P. ; de PARVILLEZ, S.J., ODIL, A.A. ; et de MM. Etienne BORNE, Stanislas FUMET, Paul-André LESORT.

Les *I.C.I.* du 15 février 1957 ont fait connaître l'origine et la nature de cette sélection. Entreprise sous le patronage de la sous-section de littérature religieuse du Syndicat des Editeurs, elle se propose de signaler à l'attention des ouvrages dont la publication honore l'édition catholique. Il ne s'agit aucunement de décerner un brevet d'orthodoxie ou de choisir des ouvrages à recommander aux bibliothèques catholiques ; d'autres organismes réalisent excellemment ce travail. On ne s'étonnera donc pas qu'une large place soit faite à des ouvrages scientifiques qui ne peuvent atteindre qu'un public restreint ; les éditeurs qui assument de telles publications font preuve d'un courage et d'un désintéressement trop ignoré du grand public catholique qui profite largement, bien qu'indirectement, de ces instruments de travail. D'autre part, le programme de la sous-commission interdit de faire place à des œuvres purement littéraires, quelqu'en soit la valeur religieuse. Une telle limitation n'est pas pour faciliter la tâche du jury tant les frontières sont parfois difficiles à délimiter.

Or d'année en année, le choix s'avère plus délicat tant sont variées et nombreuses les œuvres entre lesquelles doit s'opérer la sélection. Il est en effet apparu impossible, étant donné l'objet poursuivi, de négliger ou même de contingenter les traductions. Leur nombre sans cesse croissant est à la fois une preuve et un facteur de cette « déprovincialisation » de la culture dont il a été dit à juste titre, lors du récent congrès mondial des laïcs, qu'elle est indispensable aux catholiques plus qu'à quiconque. Beaucoup d'ailleurs reste encore à faire dans ce domaine et on ne saurait trop regretter que tant d'œuvres significatives ou même classique de la pensée et de la sensibilité chrétienne non occidentale n'aient pas encore été traduites en français.

Les publications se rapportant à l'Ecriture Sainte sont apparues de beaucoup les plus nombreuses et les plus remarquables. Des ouvrages remarquables mais trop spécialisés ont dû être éliminés pour ne pas faire éclater les barrières imposées. Il a paru plus important de signaler telle modeste brochure qui risquait de passer inaperçue et qui mérite pourtant de dépasser largement le public pour lequel elle a été rédigée (Equipes Enseignantes). Il est d'ailleurs remarquable que plusieurs livres retenus dans le domaine biblique soient le fruit d'un enseignement oral et témoignent de l'importance croissante des groupes bibliques.

La théologie par contre aurait été pauvrement représentée si la liturgie n'était venue donner occasion à un renouvellement de perspectives. On perçoit, au plan des publications l'enrichissement réciproque des mouvements bibliques et liturgiques. Le domaine de l'histoire de l'Eglise est apparu également singulièrement pauvre en dépit de la publication de quelques ouvrages remarquables au premier rang desquels il faut sans doute placer le premier volume de l'*Histoire du catholicisme en France*. L'âge des Pères est l'objet de publications nombreuses

et variées qui permettent un contact direct avec les textes. Il a fallu renoncer à choisir cette année, entre des collections, riches à des titres divers, mais dont aucune n'a eu occasion de publier en 1957 un titre qui s'imposât plus particulièrement. On a préféré saluer la naissance des *Patristica Sorbonensia*. Pour le moyen âge deux grands livres, parus presque simultanément, s'imposaient également : celui de Dom J. Leclercq et celui du P. Chenu ; l'un mettant en valeur l'enracinement dans la tradition, l'autre l'ouverture vers des horizons nouveaux de ce XIIe siècle encore trop peu connu. Par contre, c'est un vide étrange sur les « temps modernes », n'étaient le domaine hagiographique et la publication des premiers éléments du dossier de Lourdes.

Pour élargir notre champ de vision voici enfin le début d'une luxueuse, trop luxueuse, histoire des missions et l'achèvement d'une remarquable histoire des religions à laquelle il aurait fallu pouvoir joindre quelques-uns des meilleurs fascicules de la collection « Je sais-je crois », trop abondante et trop inégale pour avoir pu être retenue. Mais, en marge de l'histoire des religions, il fallait faire place au profond essai de J.-A. Cuttat.

●

Enfin certains titres évoquent quelques-uns des grands problèmes et des grandes attitudes de notre temps : le dialogue Blondel-Valensin, la méditation si personnelle du P. Teilhard de Chardin, la présence de l'Eglise au monde, la catéchèse ; le dialogue avec la pensée protestante ; domaines trop vastes et trop riches où l'on n'a pu que glaner.

LA CONNAISSANCE DE LA BIBLE

La publication d'ouvrages destinés à permettre aux chrétiens un accès plus fructueux aux textes bibliques ne cesse de s'accroître. Catholiques et protestants rivalisent dans ce zèle pour la Parole de Dieu comme dans le souci de ne pas introduire indûment dans cette étude les développements ultérieurs de la Tradition.

● Voici d'abord le deuxième volume de l'abbé Auzou ; le premier : *La Parole de Dieu ; approches du mystère des saintes Ecritures*, paru voici un an, s'était imposé comme l'une des plus remarquables introductions qu'on pût recommander à ceux qui désirent s'initier à la Bible. Et il faut donner ici son sens fort à ce mot d'initiation, car la Bible, révélation du secret de Dieu est véritablement un mystère. Ceux qui se sont mis à l'école de l'abbé Auzou se trouvent d'emblée dans les meilleures conditions pour entendre ce mystère. Le second volume, comme l'indique le sous-titre, introduit au développement de perspectives de mieux en mieux reconnues : primat de la mémoire vivante du Peuple sur les textes ; c'est l'« histoire sainte » qui importe d'abord, les livres ne font qu'en fixer la signification. (Connaissance de la Bible II. *La Tradition biblique ; histoire des écrits sacrés du Peuple de Dieu*, L'Orante, 1957, 462 p.)

● Les deux récents volumes des *Etudes bibliques* permettent de saisir le retentissement, sur l'interprétation des faits et des textes évangéliques, d'une meilleure connaissance du milieu où ils apparurent. L'interprétation de faits historiques, grâce à des réminiscences bibliques, le « midrash », permet à l'abbé Laurentin de mettre en évidence la théologie sous-jacente aux récits de l'évangile de l'enfance ; ceux-ci sont narrés en référence à la montée vers le Temple de l'Arche d'Alliance, siège de la Gloire divine. Les textes de Qûmran appelant l'attention sur des traditions conservées chez de très anciens auteurs chrétiens, autorisent Mlle Jaubert à proposer pour la chronologie de la Passion une solution nouvelle qui a, dès à présent, trouvé le meilleur accueil (Gabalda, 1957).

● La thèse, brève et dense, de l'abbé Wiener, montre quel enrichissement doctrinal et spirituel on peut tirer d'une étude précise de vocabulaire en replaçant chaque emploi d'un mot dans son contexte historique et littéraire. (*Recherches sur l'amour pour Dieu dans l'Ancien Testament* : étude d'une racine. Letouzey, 1957, 85 m., 500 fr.)

● Le nouveau volume du P. E. de Beaucamp est, comme le précédent, un excellent ouvrage de pédagogie religieuse et d'initiation à une lecture intelligente et savoureuse des textes sacrés. Les *Livres de Sagesse*, auxquels il introduit, sont moins immédiatement prenants que la prédication des prophètes ; mais c'est cette méditation des sages qui a formé les consciences et les a préparées à entendre la Sagesse divine incarnée dans le Christ. (*Sous la main de Dieu*, t. II. Ed. Fleurus, 282 p., 555 fr.)

● Les plaquettes publiées par les pasteurs R. de Pury et J. de Saussure, rédigées sur un ton très direct et simple, dégagent les grandes leçons de l'*Exode* et du *Cantique*. Pour ce dernier J. de Saussure se range parmi les interprètes (Pouget-Guitton, etc...) qui distinguent Salomon le séducteur et le Bien-Aimé, figure du seul Epoux divin d'Israël et de l'Eglise. (Ed. Labor et Fides, Genève.)

● Le commentaire de saint Luc, traduit de l'allemand du pasteur Gollwitzer, est de la même veine. C'est avant tout un commentaire spirituel qui dégage heureusement les lignes caractéristiques du troisième évangile. (*La Joie de Dieu*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 328 p., 1.250 fr.)

● La thèse de doctorat de N. Hugedé est évidemment plus spéciale. D'une étude patiente des textes, des allusions et de leur signification dans la civilisation au sein de laquelle s'exprimait l'apôtre, il ressort que le thème du miroir est bien plus qu'une métaphore occasionnelle et qu'il ouvre des vues profondes sur la pensée religieuse de saint Paul. (*La Métaphore du miroir dans les Epîtres de saint Paul aux Corinthiens* (Bibl. Théol.). Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1957, 204 p., 1.320 fr.)

● Enfin le commentaire de l'évangile de Luc que nous offre le pasteur J.-S. Javet met à la disposition de l'ensemble des chrétiens le fruit d'une méditation du texte sacré appuyée sur les meilleurs résultats de l'exégèse. Il est à peine deux ou trois moments où le lecteur catholique a l'impression qu'il reste encore un relent de polémique. Mais l'ensemble du commentaire ralliera tous les suffrages. (*L'Evangile de la Grâce ; commentaire de l'évangile de Luc.* Ed. Labor et Fides, Genève, 1957, 277 p.)

● La mince plaquette du P. Benoît mérite une lecture attentive. Avec l'autorité et la compétence de l'exégète et du théologien il met en valeur les intentions profondes et la solidité du cheminement et des conclusions qui ressortent du *Problème de Jésus* de J. Guitton. (Ed. Gabalda, 1957, 32 p.)

● On ne peut que féliciter G. Le Mouel de sa traduction si vivante des Actes et de la clarté des notes et de l'introduction qui l'accompagne. (*L'Histoire des Apôtres*. Ed. Ouvrières, 1957, 197 p., 500 fr.)

● Au milieu d'une controverse intempestive et de simplifications de journalistes qui ont troublé certains esprits il faut signaler la mise au point nuancée et probe de l'abbé Carmignac sur la personne et l'œuvre du Maître de Justice révélé par les textes de Qûmran. (*Le Docteur de Justice et Jésus-Christ*. Ed. de l'Orante, 1957, 163 p.)

DES GUIDES UTILES

● **Le Dictionnaire des Instituts de religieux en France**, rédigé par les Supérieurs majeurs des Instituts. Il contient deux pages sur chacun des ordres et chacune des congrégations d'hommes existant en France, sur leur but, leur spiritualité, leurs activités et leurs adresses. (Centre de Documentation Sacerdotale, 19, rue de Varenne, Paris (7e), 160 pages, franco 650 fr. C.C.P. 2262-80.)

● **Les catholiques dans la vie internationale**. Un exposé dense et précis des problèmes qui se posent aux catholiques à l'échelon international et un guide des organisations (O.I.C.) qui s'efforcent de les résoudre. (96 pages 200 fr. franco, Association pour le Rayonnement de la Presse catholique, 163, Bld Malesherbes, Paris-17e, C.C.P. Paris 896-958.)

● **Catalogue des Universités et des Instituts catholiques d'études supérieures** (par le R. P. Dezza). 293 instituts, leurs spécialités, leurs publications, leurs adresses, de Louvain à Tokyo et du Mexique au Basutoland. (Via del Seminario 120, Rome.)

● Et bientôt un **Annuaire catholique du monde.** Il sortira pour l'Exposition de Bruxelles. Ce sera un document unique en son genre. Nous vous en reparlerons.

79754-12-57. — Imprimeries Parisiennes Réunies (Raymond Seguin, Directeur général), 10, rue du Faubourg-Montmartre, Paris (9e). C.I.D. 2922 *Le Gérant* : HOURDIN.

PLUS je réfléchis au problème de l'Unité des Eglises, plus je me rends compte que la solution de ce problème exige plusieurs conditions :

1° Que les Eglises différentes gardent par rapport les unes aux autres un silence respectueux.

2° Que chaque Eglise se rende compte exactement de la position doctrinale des autres.

3° Que les membres de chaque Eglise prient dans la loyauté et la ferveur pour l'unité de l'Eglise.

Qu'il y ait des chrétiens qui sentent leur position mal assurée et qui, pour se donner courage, attaquent l'Eglise catholique en lui prêtant des opinions qui lui sont complètement étrangères, du point de vue psychologique, cela se comprend. Du point de vue de l'unité, du travail pour l'Unité, cela ne se comprend pas. Mieux vaudrait se renseigner si on le peut. En tout cas, mieux vaudrait se taire et prier.

Les vérités chrétiennes s'appellent les unes les autres.

On réfléchit sur ce qui sépare. On ne réfléchit pas sur ce qui unit.

On parle de ce qui sépare. On ne parle pas de ce qui unit.

Dans ces conditions, la solution du problème de l'Unité demeure lointaine.

Je sais que cette solution dépend de l'action du Saint-Esprit dans les âmes. Mais faut-il encore que cette action soit facilitée par la bonne volonté.

Je crois à la sincérité et à la valeur du désir de l'unité.

Pour que ce désir devienne efficace, je crois à la valeur et à la nécessité de la prière.

Cardinal SALIÈGE.